Éloi Cléri

# ?
# ou le crime de la chambre noire

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Illustration (modifiée) tirée du journal *Le Matin*, début XX$^{e}$ siècle.

# ? OU LE CRIME DE LA CHAMBRE NOIRE

## UNE NUIT D'ANGOISSE

Le vent soufflait en tempête. De lourds images noirs roulaient dans le ciel, voilant la blafarde clarté de la lune.

Par instants, des bourrasques s'engouffraient dans les hauts arbres du parc et l'on eût cru entendre des gémissements étouffés mêlés à des clameurs lointaines.

Cette orageuse nuit d'automne avait quelque chose d'étrangement lugubre.

Mademoiselle Mauvin, avant de se coucher, s'était accoudée à la fenêtre de sa chambre et rêvait devant l'aspect tragique du ciel et de la nature.

À quoi rêvait-elle ? À quoi peut-on rêver quand on a dix-neuf ans, si ce n'est au chevalier d'aventures qui hante la pensée des jeunes filles ? ...

Judith Mauvin aimait et était aimée d'un amour très pur. Son héros avait vingt-deux ans et s'appelait Raymond Dauriac. Il était étudiant en droit.

La jeune fille était rentrée de pension le matin même. Désormais, elle allait rester avec ses parents, dans ce vieux château de Sauré que son père, monsieur Rodolphe Mauvin, riche industriel retiré des affaires, avait acheté il y avait une quinzaine d'années. Ce manoir, à demi caché au milieu d'un parc aux arbres séculaires, avait été maintes fois déjà restauré ; mais chaque année les lézardes attaquaient davantage les murs et malgré les travaux modernes, l'humidité régnait toujours dans cette vieille habitation qui, bien que très spacieuse, ne contenait, en réalité, que quelques chambres habitables. Ainsi semblait-il qu'une loi mystérieuse, qu'un destin inconnu, voulût chasser les nouveaux propriétaires de cet antique domaine qu'avaient habité les seigneurs de Sauré, dont la race était éteinte depuis plus d'un siècle.

Peu de chambres, disions nous, étaient habitables. C'est ce qui expliquait la raison pour laquelle mademoiselle Mauvin avait été provisoirement installée dans la pièce où nous la voyons rêvant et qu'on appelait « la Chambre noire » ou la « Chambre fatale ».

Pourquoi ces dénominations lugubres ? Pour plusieurs raisons. D'abord, cette chambre n'était éclairée que par une unique fenêtre très étroite devant laquelle se dressaient des arbres touffus qui interceptaient la lumière et qui, le jour même, plongeaient la pièce dans une obscurité épaisse.

D’autre part, on disait que c’était dans cette chambre que le dernier baron, Gaspard de Sauré, seigneur farouche et redouté dans toute la contrée, avait à l’instar de Barbe Bleue, tué trois de ses épouses. Et, comme pour confirmer la triste réputation dont jouissait cette chambre, c’était là aussi que la sœur aînée de Judith Mauvin avait été trouvée poignardée par une main inconnue trois ans auparavant, sans que l’on expliquât le mobile de ce meurtre et sans que l’on découvrit jamais le coupable. Les paysans superstitieux, établissant un parallèle entre les crimes anciens et le nouveau, avaient attribué à la « Chambre fatale » un pouvoir funeste. Bien plus, il se trouva certains esprits pour prétendre que le spectre du feu baron hantait l’antique demeure et renouvelait ses crimes sur des âmes vivantes. Or cette version acquit un semblant de véracité à la suite des faits étranges que nous allons relater brièvement. De son vivant, le baron Gaspard de Sauré, en raison de son grand amour pour la chasse et aussi à cause du justaucorps écarlate qu’il portait, avait été surnommé le « Chasseur rouge ».

Or, bien que ce sanguinaire seigneur fût mort depuis plus de cent ans, des gardes forestiers prétendirent avoir aperçu le « Chasseur rouge » dans les bois, quelques jours avant le crime dont avait été victime mademoiselle Mauvin. On avait fait des recherches à ce sujet, mais sans jamais découvrir la trace de ce mystérieux personnage que l’opinion publique désignait comme l’assassin de la jeune femme.

L’on comprendra que ce ne fut point sans appréhension que Judith Mauvin accepta de passer une nuit dans la « Chambre fatale » dont personne, depuis le drame, ne franchissait plus le seuil. Des ouvriers restauraient l’aile principale du château et les rares chambres qui n'étaient pas envahies par le plâtre et les briques, laissaient filtrer une telle humidité qu'on n'eût pu y passer ne fut-ce qu'une nuit.

Judith Mauvin avait dû vaincre ses appréhensions et maîtriser ses craintes. Au surplus dans quelques jours, une autre chambre serait aménagée à l'effet de la recevoir. Enfin, son père et sa mère, qui occupaient des pièces voisines, seulement séparées de la sienne par un corridor, l'avaient rassurée et lui avaient fait promettre de les appeler la nuit, si elle était prise de frayeur.

Judith se persuada qu'après tout une chambre ne pouvait avoir de pouvoir fatal. Les légendes relatives aux crimes du seigneur de Sauré ne prouvaient point que les attentats eussent été précisément commis en tel endroit. En ce qui concernait le meurtre dont sa sœur avait été victime, rien n'autorisait d'affirmer que la malheureuse n'eût point été poignardée si elle s'était trouvée dans une autre aile du château. Il n'y avait, sans doute, dans tous ces faits que des coïncidences, sur lesquelles la tradition populaire avait brodé de fantastiques dessins.

Voulant donner un cours plus riant à ses pensées, la jeune femme, après avoir visité sa chambre, fermé la porte et ouvert sa fenêtre, avait laissé errer son imagination qui était allée rejoindre l'aimé.

Elle avait connu Raymond Dauriac dans un bal où sa mère l'avait conduite deux ans auparavant. Le jeune homme avait trouvé le moyen de rencontrer la jeune fille pendant les vacances qu'elle passait au château de Sauré. Usant de ruse, il était parvenu à la revoir en diverses circonstances, soit à travers les grilles du couvent, soit dans le bois qui entourait le vieux manoir… Un amoureux n’est jamais à court d’expédients.

Et maintenant, Judith faisait des rêves d’avenir. Elle était en âge de se marier. Raymond allait terminer ses études. Rien, semblait-il, ne s’opposerait à leur bonheur…

Ainsi chevauchait l’imagination de la jeune fille, tandis que son regard, à travers les branches qui geignaient devant sa fenêtre, contemplait le ciel orageux.

Mais, tout à coup, elle fût tirée de ses rêves par un cri perçant et lugubre qui semblait venir du parc et se mêla à la plainte furieuse du vent. Ce cri soudain lancé dans la nuit la surprit et la fit frémir jusqu’à la moelle des os. Elle se ressaisit et pensa :

C’est sans doute le hululement de quelque oiseau de nuit, chouette ou corbeau. Mais à nouveau le cri se répéta plus près du château et Judith, en portant le regard vers l’endroit d’où il sortait, crut voir une ombre furtive glisser dans les taillis.

Était-ce un homme, une bête ? …

Elle chercha à s’en assurer, mais l’ombre avait disparu et ne reparut plus.

Une frayeur instinctive la gagna. Elle se souvenait que, la nuit où sa sœur avait été assassinée, les serviteurs du château avaient entendu retentir dans la nuit ce cri lugubre. Or ces affirmations corroboraient la version de la légende qui prétendait que ce hululement funèbre était l’appel que le « Chasseur rouge » lançait à la Mort, sa compagne.

On dit que les chiens hurlent quand ils sentent l’approche de la Sombre Faucheuse. De même, affirmait-on, ce cri était un avertissement, avant-coureur d'un danger caché.

D'une main tremblante Judith Mauvin referma la fenêtre et baissa le store. Voulant chasser ses terreurs, elle résolut de faire de la lumière. Mais elle était entrée dans sa chambre avec une bougie allumée et l'avait éteinte avant de se pencher à la fenêtre. Or, elle avait négligé de se munir d'allumettes. Elle hésita un moment sur le parti à prendre : éveiller ses parents et leur faire part de ses craintes ? … Ne riraient-ils pas d'elle ? …

Et puis, maintenant, qu'elle était sans luminaire, elle craignait d'ouvrir sa porte et de traverser le long corridor ténébreux et humide où le « Chasseur rouge » traînait ses victimes, disait-on, après les avoir tuées.

Maîtrisant sa frayeur, Judith Mauvin s'était décidée à se mettre au lit, lorsque, pour la troisième fois, le cri lugubre retentit dans la nuit. Au même instant, il lui sembla qu'on heurtait légèrement sa porte ; elle crut percevoir derrière la cloison de bois le frôlement d'un corps. Puis ce fut le bruit presque imperceptible du plancher qui craque…

Quelqu'un était là, derrière la porte. Mais qui ? Les domestiques dormaient dans une autre aile du château. Était-ce son père ou sa mère ? … Non, ceux-ci l'eussent appelée.

Qui était-ce alors ?

Son imagination évoquait le « Chasseur rouge » vêtu de son justaucorps sanglant, serrant dans son poing le couteau de chasse avec lequel il poignardait ses femmes.

Affolée, la jeune femme cria ;

— Qui est là ? …

Aucune voix ne lui répondit.

Elle se pencha vers la serrure, dans l'espoir d'apercevoir l'être mystérieux qui se cachait derrière la porte, et soudain sa terreur grandit encore : dans le trou de la serrure elle crut distinguer un œil brillant qui l'observait.

— Qui est là ? répéta-t-elle. Est-ce vous mon père ? …

Même silence.

Plus morte que vive, la jeune femme alla se blottir dans un fauteuil de la chambre. Elle attendit là, claquant des dents, ne sachant quel parti prendre. Il lui suffisait d'ouvrir la porte, de traverser le couloir et d'appeler ses parents. Mais l'être mystérieux qui se cachait là pouvait bondir sur elle et la frapper dans l'ombre. Et puis que verrait-elle ? Un vivant ou un spectre ? …

Elle prit le parti d'appeler, de crier très fort dans l'espoir que ses parents l'entendraient.

Mais, à ce moment, un bruit nouveau lui parvint. Ce bruit venait de la chambre qu'elle occupait.

Et soudain, un éclair traversa la chambre et Judith Mauvin vit distinctement une arme blanche, dague ou poignard, s'abattre près d'elle, comme projetée par une main invisible. L'instrument de mort frappa le parquet avec un sourd sifflement suivi d'un léger tremblement, puis disparut.

La jeune femme poussa un cri déchirant, un cri d'appel désespéré et, chancelante d'émotion, faisant appel à toute sa volonté, elle se dirigea vers la porte.

Mais, à nouveau, un éclair brilla : elle ressentit une violente douleur à l'épaule droite.

Le mystérieux poignard l'avait atteinte ! Elle tomba, inanimée, sur le parquet.

Le lendemain, monsieur Mauvin, après avoir à plusieurs reprises vainement appelé sa fille, fit ouvrir la porte de la « Chambre noire » par un serrurier. On trouva la jeune femme étendue sur le plancher, dans une mare de sang. Elle portait à l'épaule droite une blessure produite par une arme tranchante.

Le commissaire de police, appelé en toute hâte, fit les constatations d'usage.

L'attentat se présentait sous un aspect des plus mystérieux. L'arme du crime était introuvable. Pas la moindre trace du meurtrier. La fenêtre était hermétiquement close, aucune vitre n'était brisée, le store était baissé ; au surplus, les barreaux qui la garnissaient n'eussent point permis à un homme de pénétrer dans la chambre.

La porte avait été fermée à clef à l'intérieur et la clef était restée dans la serrure. On n'eut donc pu s'introduire au moyen d'un passe-partout. Les murs étaient épais et l'on acquit la certitude qu'ils ne cachaient pas de passages secrets. Enfin la chambre ne possédait pas, comme dans les contes policiers, de cheminée ayant pu livrer passage à quelqu'un venant du dehors.

Dans ces conditions, il était impossible d'expliquer comment on eut pu s'introduire dans cette chambre close et poignarder la jeune fille.

Un médecin appelé d'urgence constata que la blessure n'était heureusement pas grave. L'arme, quoique projetée avec violence, n'avait entamé, que légèrement l'épaule droite et produit une luxation de la clavicule. Cependant, l'épanchement du sang avait fort affaibli la victime qui ne put fournir que quelques jours après, à la police, des renseignements sur les tragiques événements que nous venons de raconter.

Son récit n'apporta aucun éclaircissement ni aucune indication permettant de guider les recherches judiciaires. Le mystère le plus profond continua de planer sur cet attentat inexplicable.

## LES PLAINTES MYSTÉRIEUSES

Raymond Dauriac en apprenant la nouvelle de l'attentat dont avait failli être victime sa fiancée, s'empressa d'accourir au château de Sauré.

Il trouva Judith Mauvin installée au rez-de-chaussée, dans un salon du château. Aussitôt qu'elle avait recouvré l'usage de ses sens, elle avait dit l'horreur que lui inspirait la « Chambre Noire » et elle avait manifesté le désir de n'y plus jamais pénétrer. Monsieur et madame Mauvin s'étaient empressés de faire aménager hâtivement un salon et d'y disposer un lit, afin que la jeune femme pût recevoir les soins que réclamait son état.

Le médecin avait recommandé à la malade le plus grand calme, toute émotion trop intense pouvant lui être funeste, étant donné son état de surexcitation et la fièvre qui ne la quittait pas.

Inutile de dire que la jeune femme éprouva une joie très grande à revoir son fiancé. Malgré la défense formelle du médecin qui lui avait enjoint de ne point se fatiguer, elle n’avait pu résister au désir de faire à Raymond Dauriac le récit du drame mystérieux dont elle avait été la victime. Le jeune homme avait pris le parti de rester au chevet de celle qu’il aimait jusqu’au jour où celle-ci serait complètement rétablie. Il était assisté dans cette tâche par une garde malade que lui-même avait mandée de la ville voisine et par madame Mauvin qui après avoir souffert de la commotion ressentie lors du drame dont avait failli être victime sa malheureuse enfant, avait repris courage en apprenant que celle-ci était hors de danger.

Toutefois, il fut convenu que madame Mauvin afin d’éviter qu’elle ne succombât à la fatigue que lui occasionnait durant toute la journée les soins à donner à la malade, ne veillerait celle-ci que durant quelques heures de nuit et serait aidée dans cette tâche par son époux.

Il fallait voir ces parents au chevet de leur fille, tremblant au moindre soupir, reprenant courage au moindre sourire, pour comprendre toute la grandeur de l’amour familial. Comme on le voit, Judith Mauvin était on ne peut mieux soignée.

Raymond Dauriac passa la première unit dans la chambre qu’occupait la blessée, ne prenant qu’un peu de repos dans un fauteuil.

Cette veillée fut calme.

Il n’en fut pas de même de la seconde.

Vers onze heures du soir, alors que Judith Mauvin venait de s’endormir et que Raymond Dauriac assis près d’elle, lisait à la lueur d’une lampe, des cris étouffés s’élevèrent soudain. Ils semblaient sortir des murs mêmes du salon. C'était une plainte monotone, lugubre, prolongée, comme un gémissement ininterrompu de malade.

Judith Mauvin s'éveilla et regarda son fiancé qui prêtait l'oreille au bruit étrange qui lui parvenait, indistinct.

— Ces gémissements vous étonnent ? lui dit-elle. Il se retourna vers elle.

— En effet, dit-il.

— Nous y sommes habitués ici.

— Vous les avez donc entendus souvent ?

— Très souvent. Voici des années déjà que l'on entend, certaines nuits, ces appels déchirants qui viennent on ne sait d'où et semblent filtrer au travers des murs. Mon père suppose que c'est le bruit du vent qui, en s'engouffrant dans des cheminées bizarrement construites, produit ce bruit qui ressemble à des gémissements humains. Les serviteurs du château originaires de la contrée prétendent, eux, que ces plaintes sont poussées par les âmes des malheureux qui furent jetés vivants dans les oubliettes du manoir. D'autres disent que ce sont les mânes des malheureuses épouses du baron Gaspard de Sauré qui crient vengeance ! Ce sont là des racontars. Des paysans affirment, au surplus, avoir déjà vu errer sur les tours, les fantômes des anciennes baronnes.

— Il est de fait, remarqua Dauriac, que ces bruits ressemblent étrangement à des voix humaines.

— C'est vrai, mais nous y sommes habitués ici et n'y attachons plus aucune importance. Ces mêmes bruits, ont du reste, déjà été entendus autre part.

— Où donc, mon amie ?

— À un quart de lieue d'ici : ils sortent parfois d'une espèce de gouffre ténébreux qui s'ouvre dans la montagne boisée et que, en raison de son apparence infernale, on appelle « Le trou du diable ».

— Tout cela est bien fantastique. Et ce « Trou du diable » n'a jamais été exploré ?

— On dit que certains hommes curieux et audacieux descendirent à l'intérieur au moyen de cordes ; mais qu'aucun d'eux ne revint. Chaque fois qu'un homme disparaissait de la contrée, on prétendait qu'il avait pris le chemin du Trou du diable. Tout cela était bien fait pour entourer de mystère cet endroit déjà si impressionnant et redoutable par lui-même.

À ce moment, la jeune fille qui, pour parler à son fiancé, s'était légèrement tournée vers la fenêtre, ouvrit des yeux effarés et poussa un cri d'effroi.

Dauriac s'était dressé :

— Qu'avez-vous donc, ma chère Judith ? demanda-t-il.

Mais la jeune fille, étouffée par une terreur subite, se taisait et tandis que ses yeux reflétaient l'effroi le plus intense, sa main indiquait la fenêtre, dont le store à demi baissé laissait entrevoir l'ombre épaisse de la nuit où les arbres du parc apparaissaient vaguement comme des silhouettes contorsionnées.

Dauriac se tourna vers l'endroit indiqué et crut voir une ombre furtive passer derrière les vitres et disparaître aussitôt

— Là… là… dit enfin la jeune fille… l'ombre… la sorcière…

— La sorcière ?

— Oui, n'avez-vous pas vu ?

J'ai cru, en effet, apercevoir une forme humaine.

— Elle a disparu maintenant.

— Et quelle est cette sorcière ?

— C'est une vieille femme nommée La vieille Margot, qui, dit-on, a signé un pacte avec le démon. Elle habite précisément près du « Trou du diable » dont je vous parlais, dans une cabane malpropre. Elle vit solitaire. On l'a dit méchante et sournoise et tout le monde la craint. Elle est un sujet de répulsion pour tous les paysans. Aussi, vous comprenez ma stupeur, lorsque je l'ai vue coller son affreux visage aux vitres de la fenêtre et plonger son regard noir et brûlant dans cette chambre… Que nous veut-elle ? Pourquoi est-elle dans le parc du château ? je l'ignore…

À ce moment un chien aboyait furieusement.

Dauriac prit son chapeau en déclarant :

— Je vais voir ce que cette vieille nous veut.

— De grâce ! prenez garde, mon cher Raymond !

— Ne craignez rien, mon amie, je suis armé.

Le jeune homme sortit. Il revint dix minutes après. Il avait fait le tour du château et s'était engagé dans les principales allées du parc sans rien découvrir d'anormal.

Le reste de la nuit s'écoula calmement. Mais les plaintes mystérieuses et l'apparition de la vieille sorcière avaient fait une profonde impression sur le cœur de Raymond Dauriac.

Après deux nuits sans sommeil, la fatigue avait eu raison de Raymond Dauriac. Il fut convenu que, pour ménager ses forces, lui, monsieur et madame Mauvin et la garde-malade, veilleraient mademoiselle Mauvin à tour de rôle.

Les châtelains se montrèrent fort embarrassés au sujet de la chambre qu'ils réserveraient au jeune homme : comme je l'ai dit, des ouvriers restauraient le manoir et seule la maudite, la fatale « Chambre noire » était, pour l'instant, habitable.

Mais Raymond Dauriac était brave et pas du tout superstitieux. Il n'avait vu dans la similitude des crimes dont la « Chambre noire » avait été le théâtre qu'une simple coïncidence. Bien que ces attentats fussent restés inexpliqués, il ne voyait en eux rien de surnaturel et il était tout disposé à les attribuer à quelque vengeance de paysan sournois ayant employé un subterfuge habile pour s'introduire secrètement dans le château. Certes, Judith Mauvin affirmait avoir inspecté sa chambre et n'avoir rien remarqué d'anormal. Mais, le jeune homme persistait à croire qu'il existait à l'énigme angoissante de la Chambre noire une solution très vraisemblable à laquelle personne sans doute n'avait songé.

Cette solution quelle était-elle ? Il n'eut pu le dire ; mais il se proposait *in petto* de la trouver. Aussi fut-ce presque avec joie qu'il consentit et demandât même qu'on lui permît de s'installer dans la Chambre fatale. Il plaida si bien sa cause qu'il convainquit ses hôtes et dissipât leurs derniers scrupules.

Le troisième jour de son arrivée à Sauré, Dauriac s'installa donc dans la Chambre noire et se disposa à y passer la nuit.

Mais si, comme je l'ai dit, Raymond Dauriac était brave, il ne s'en suit point qu'il fût téméraire. Il résolut donc de prendre toutes les précautions nécessaires avant de s'endormir.

Comme l'avait fait sa fiancée, il inspecta attentivement la chambre, il examina les murs, et s'assura qu'ils ne cachaient aucun passage secret. La chambre n'avait pas de cheminée, par où quelqu'un eut pu s'introduire ; d'épais et solides barreaux défendaient la fenêtre. La porte avait été tout récemment restaurée par un serrurier et fermait bien. Aucun être humain ne pouvait pénétrer dans la chambre sans éveiller l'attention de celui qui l'occupait.

Dauriac s'était muni d'un chandelier et d'allumettes. Voulant être prêt en cas d'alerte il se coucha tout habillé sur le lit et s'endormit. Il était plongé dans son premier sommeil, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par un bruit insolite dont il n'eût pu d'abord expliquer la nature, ni la cause. Ce bruit l'avait réveillé, c'est tout ce qu'il savait. Quelques instants après, le bruit se renouvela.

C'était un cri lugubre, un cri lointain venu du parc, « le cri de la chouette » dont lui avait parlé sa fiancée ! C'était le tragique et funèbre hululement qui annonçait un danger inconnu ! ...

Dauriac attendit...

Une fois encore, le cri perçant strida dans le silence de la nuit.

Le jeune homme se leva d'un bond. Il comptait ouvrir la fenêtre pour voir ce qui se passait dans le parc, lorsqu'un autre bruit frappa ses oreilles. Ce nouveau bruit était faible et provenait du corridor : c'était comme le bruit d'un pas étouffé, comme le frôlement d'un corps contre les murs.

Dauriac se dirigea vers la porte et écouta. À travers l’huis, il lui sembla percevoir un murmure ou une respiration.

Quelqu’un était là, derrière la porte. Qui ? ...

Qui à cette heure tardive – il pouvait être minuit – errait dans le corridor ? Qui s’arrêtait précisément devant la porte de la Chambre fatale ?

Le jeune homme hésita un instant sur le parti à prendre. Il regarda par le trou de la serrure et, tout comme sa fiancée, il lui sembla apercevoir un œil au regard perçant et lumineux, comme ceux des chats ou des oiseaux nocturnes, qui regardait fixement dans la chambre.

Dautriac prit une brusque décision. D’une main ferme, il fit tourner la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

Le corridor était plongé dans l’obscurité et tout d’abord le jeune homme ne vit rien ; mais tout à coup il distingua une ombre humaine qui glissait dans les ténèbres.

— Qui est là ? cria-t-il.

Sa voix réveilla l’écho du long corridor, mais resta sans réponse.

Il prit le revolver qu’il portait en poche et se dirigea vers la silhouette qu’il entrevoyait vaguement.

Soudain l’ombre passa furtivement devant l’unique fenêtre qui éclairait le corridor et par laquelle jaillissait un réseau de clarté lunaire.

Dauriac eut un mouvement de recul instinctif.

L'ombre était comme enveloppée dans un sombre suaire.

Mais le jeune homme se ressaisit aussitôt et continua sa marche vers l'être mystérieux – être humain ou fantôme – qui hantait la solitude du corridor. Soudain un souffle de vent, venu il ne savait d'où, lui effleura le visage. Au même instant, l'ombre disparut.

Dauriac atteignit l'extrémité du corridor sans rencontrer personne. Ce corridor était fermé par la muraille. À droite s'élevait une porte condamnée qui donnait accès à un escalier conduisant dans une tour du château ; mais la porte était hermétiquement fermée. Après avoir vainement tenté de l'ébranler, le jeune homme revint sur ses pas, et, déçu rentra dans sa chambre. Il alluma sa bougie dont il n'avait pas eu le temps de se servir et revint dans le corridor ; mais celui-ci était désert. Il inspecta à nouveau sa chambre pour s'assurer que personne n'y avait pénétré en son absence. Puis, il s'assit dans un fauteuil et réfléchit.

Quelle pouvait être cette Ombre mystérieuse qui avait disparu brusquement ? Quel était cet être inconnu qui n'avait pas répondu à son appel ? ...

Questions qui restaient sans réponse.

Après quelque temps de réflexions. Dauriac éteignit sa bougie et se recoucha. Mais le sommeil l'avait quitté et mille pensées diverses l'assaillaient. Les minutes s'écoulaient lugubrement dans le silence de la nuit.

Soudain un bruit presque imperceptible frappa l'attention du jeune homme. Un instant après, un sifflement retentit dans la chambre et une chose invisible s'abattit sur le lit…

D'un bond, Dauriac se leva. Il alluma à nouveau sa bougie et examina la chambre. Rien d'insolite ne semblait s'y être passé.

Il chercha sur le lit l'objet qui s'y était abattu, et ne vit rien.

Le mystère qui planait dans la Chambre fatale restait impénétrable. Quel était ce bruit ? Où était l'objet mystérieux qu'il avait entendu tomber près de lui ?

Dauriac désespérait de trouver jamais la solution cherchée, lorsque, en regardant distraitement le lit, il s'aperçut que les draps blancs étaient déchirés à une certaine place, comme si une arme les avait transpercés.

Or, cette déchirure n'existait pas avant qu'il ne se couchât. Il se souvenait très bien avoir replié les draps à cet endroit même…

Une arme avait donc été plongée dans le lit par une main invisible et cette arme avait disparu !

D'où était-elle venue ?

En proie à la plus intense perplexité. Dauriac leva les yeux. Presque instinctivement, son regard fut attiré vers une tâche noire qu'il distingua dans une mouture du plafond et qu'il n'avait pas remarquée auparavant.

Qu'était-ce que cette tache ? En l'examinant bien, il lui sembla que c'était un « trou d'ombre ». Oui, c'était un trou pratiqué dans le plafond.

Et soudain, comme il examinait cette mystérieuse tache, il en vit jaillir comme un éclair d'acier, une arme siffla et vint s'abattre à deux pas de lui. Il s'en était fallu de peu qu'il ne fût frappé mortellement.

Il était à peine revenu de son émoi, il venait à peine de constater que cette arme était une espèce de lance formée d'un long poignard acéré maintenu à une tige de bois, lorsque cet engin bizarre se mit à bouger de lui-même, se souleva et reprit le chemin du plafond.

Alors seulement, Dauriac constata que la tige de bois était attachée à un fin lien noir qu'une main inconnue tirait vers le trou du plafond.

Et le jeune homme comprit ! L'assassin était à l'étage supérieur : par une ouverture pratiquée dans le plancher, et cachée dans les moulures du plafond de la Chambre fatale, il projetait ce javelot d'un nouveau genre sur la victime qui dormait paisiblement dans le lit. Son crime accompli, il retirait l'arme au moyen du fil attaché à la tige de bois et il ne laissait ainsi aucune trace de son crime ! Sans perdre de temps, Dauriac se précipita dans le corridor et frappa à coups redoublés à la porte de la chambre à coucher de Mauvin. Quelques minutes après, celui-ci apparaissait à demi éveillé. En quelques mots le jeune homme le mit au courant de sa découverte en ajoutant :

— Il faut sans tarder surprendre le criminel qui se cache à l'étage supérieur.

Monsieur Mauvin rentra dans sa chambre afin d'y prendre son trousseau de clefs et pria le jeune homme de le suivre :

— La pièce située au-dessus de la chambre que vous occupez est une ancienne bibliothèque des barons de Sauré. On y a accès par l'escalier de la tourelle.

Et monsieur Mauvin ouvrit la mystérieuse porte condamnée située au fond du couloir et que Dauriac avait vainement essayé d’ébranler quelque temps auparavant.

Les deux hommes s’engagèrent dans un escalier en spirale et arrivèrent ainsi dans une immense pièce :

— Voici, dit monsieur Mauvin, la salle de la bibliothèque. C’est ici que le père du dernier baron de Sauré passa, dit-on, sa vie dans l’étude de l’alchimie. Le malheureux recherchait, comme tant d’autres fous, la pierre philosophale. On prétend qu’il mourut à la tâche dans cette salle même.

Dauriac avait parcouru la pièce du regard : elle était déserte. On n’y voyait qu’une large table, quelques chaises couvertes de poussière et un meuble dont les battants étaient ouverts. Quant à l’assassin inconnu, il avait disparu.

Par où ? Les fenêtres étaient closes.

— Cette chambre, demanda Dauriac, ne donne accès dans aucune autre ?

— Cette aile du château ne contient, que cette unique chambre au second étage.

Dauriac ouvrit les fenêtres et s’assura qu’un homme n’eut pu les franchir : elles étaient à une très grande hauteur. Tout ce qu’il trouva ce fut le trou qui, comme il l’avait présumé, avait été pratiqué dans le plancher et par lequel le poignard meurtrier était lancé dans la Chambre noire.

Après avoir constaté l’inanité de leurs recherches, les deux hommes rentrèrent, très perplexes, dans leurs chambres respectives.

Le lendemain matin, Raymond Dauriac télégraphiait à un sien ami, Georges Savanne :

« Viens d'urgence Château de Sauré. Ai besoin de toi. R. Dauriac. »

Georges Savanne était un gai compère, doublé d'un débrouillard. C'était un condisciple de Dauriac et son intime. Ils faisaient leurs études ensemble depuis plus de dix ans déjà.

Le soir même, Savanne arrivait au château de Sauré et était reçu par Dauriac qui le présenta à ses hôtes.

Avant de se présenter au château, Savanne était descendu dans un hôtel près de la Gare et avait retenu une chambre. Le repas terminé, on parla ; puis Dauriac reconduisit son ami. Chemin faisant, il le mit au courant de ce qui s'était passé.

— Bref, dit-il en terminant, je compte sur ton précieux concours pour éclaircir cette ténébreuse affaire.

— Trop aimable, mon cher, s'écria Savanne, mais je m'en serais bien passé. Toutes ces histoires macabres ne s'accordent pas du tout avec mon genre de beauté et ma façon de penser.

— Tu es débrouillard...

— Hélas ! ...

— Enfin, refuses-tu ?

— Loin de moi l'idée de te faire un pareil affront.

— Alors.

— Alors, tope-là. J'accepte. Quand commençons-nous nos recherches ?

— Quand tu veux.

— Mais cette nuit même. Je suis tout rond en affaires et n'aime pas de perdre mon temps. Au surplus ton Chasseur rouge est un type qui me plait, et je voudrais faire sa connaissance au plus tôt. Je te laisse ta sorcière : elle te convient et te va comme un gant.

— Merci.

— De rien.

— Nous commencerons donc ce soir. Quel plan adopterons-nous ?

— Il est bien simple. Nous allons nous cacher dans le parc et dès que le délicieux cri de la chouette aura retenti, nous ouvrirons l'œil ; et le bon ! Tu vas rentrer au château et tu en sortiras incognito, afin qu'aucun membre de la domesticité ne s'aperçoive de ton départ. C'est plus adroit.

« Prudence et discrétion », telle doit être notre devise. À 11 heures du soir, je t'attendrai devant l'entrée du parc. À tantôt, mon vieux.

— À tantôt, Savanne.

À 11 heures exactement, les deux amis se retrouvèrent à l'entrée du parc. Se dissimulant derrière les taillis, ils allèrent se poster non loin du château et attendirent.

Les heures s'écoulèrent et l'aube les trouva transis de froid.

Le cri de la chouette n'avait pas retenti.

— Partie remise, conclut Savanne. Allons nous coucher. Nous recommencerons demain ; mais en attendant je vais prendre un grog et un repos bien mérités.

La journée fut calme. L'état de Judith Mauvin continuait de s'améliorer rapidement. Cette nuit, la jeune fille devait être veillée par monsieur Mauvin qui remplacerait la garde-malade, en attendant que Dauriac le remplaçât à son tour le lendemain.

Il fallait donc profiter de cette nuit là.

À 11 heures du soir, les deux amis se retrouvèrent comme la veille et se cachèrent dans des taillis à proximité du château.

Ils attendirent.

Minuit sonna au lointain.

— Nous allons encore attendre vainement, remarqua Dauriac.

— Patience ! ...

Une demi-heure s'écoula ainsi dans l'attente.

Soudain le cri de la chouette déchira le silence de la nuit.

Les deux amis frémirent, Dauriac d'émotion, Savanne de joie.

Qu'allait-il se passer ? ...

Une seconde fois le cri de la chouette retentit.

Mais les deux hommes ne voyaient rien. Devant eux s'ouvraient plusieurs allées éclairées par la lune, mais elles restaient désertes.

— Serait-ce le cri d'une véritable chouette ? murmura Dauriac.

— Qui sait ? Mais… chut…

Le cri retentit une troisième fois si près d’eux que Dauriac tourna la tête, croyant que l’oiseau nocturne était près de lui.

Au même moment, une ombre silencieuse passa à deux pas des jeunes gens : elle avançait lentement, dissimulée dans l’obscurité projetée par les arbres et les taillis, derrière lesquels les observateurs s’étaient dissimulés. Savanne avança prudemment la tête. Il devina plutôt qu’il ne vit la silhouette d’un homme de haute stature enveloppé dans un long manteau, le visage caché sous les bords d’un large chapeau de feutre. L’inconnu s’arrêta au coin d’une allée. Puis une autre ombre parut et vint à lui. Cette fois, c’était une silhouette féminine.

Les deux mystérieux personnages se parlèrent ainsi à voix basse pendant près de dix minutes. Puis, ils s’avancèrent dans l’allée, vers l’endroit où étaient dissimulés nos deux amis. Ceux-ci étaient tout yeux et tout oreilles. L’inconnu avait entr’ouvert son manteau qui laissait entrevoir un veston ou un justaucorps d’un rouge foncé. Le visage était plongé dans l’ombre ; mais on distinguait une barbe très noire et des yeux brillants.

— Le Chasseur rouge ! murmura Savanne.

— Et la sorcière, sans doute, ajouta Dauriac.

La femme portait un manteau sombre et sur la tête une espèce de mante qui cachait ses traits.

Les deux inconnus passèrent. Dauriac et Savanne saisirent quelques mots de leur conversation.

— Et il n’a rien dit ? demandait le Chasseur rouge.

— Rien, répondait la femme.

— Il faudra agir.

— Oui, il faut qu'ils meurent tous deux.

— Nous aviserons. As-tu vu... La suite des mots se perdit.

Les deux personnages étaient passés. Ils avaient pris une allée transversale du parc. Dauriac et Savanne rampèrent dans les taillis pour les suivre. Mais malgré toutes leurs recherches, ils ne parvinrent pas à les retrouver. Deux heures après ils se quittèrent.

## LA SORCIÈRE DU TROU DU DIABLE

La nuit suivante, Raymond Dauriac veilla sa fiancée. Puis il reprit son poste d'observation avec Georges Savanne. Mais le Chasseur rouge ne reparut plus.

Entretemps, Savanne venait le jour au château : il y était reçu avec joie par les hôtes que sa bonne humeur et sa verve intarissable avaient charmés. Il avait, semblait-il, apporté avec lui, dans le sombre et triste manoir, la gaîté et la lumière.

Dauriac prenait chaque jour quelques heures de repos dans la Chambre noire. Mais là aussi le calme régnait et aucun événement nouveau ne s'était produit. Cependant le jeune homme ne dormait jamais que d'un œil dans cette pièce fatale où un danger inconnu était incessamment suspendu sur sa tête, comme l'épée de Damoclès – la comparaison ici s'imposait.

Savanne avait rappelé à son ami les mystérieuses paroles prononcées par le Chasseur rouge et sa compagne : « Il faut qu'ils meurent tous les deux » et « Nous aviserons... »

Quels étaient donc ces deux êtres qui devaient mourir ? Quelles étaient les deux têtes qui étaient menacées par des ennemis dont on ignorait le nom et la figure ?

Les volontés les mieux trempées, les cœurs les plus braves se sentent faiblir devant un danger occulte dont ils ignorent la nature. Combattre un ennemi qui se montre au grand jour stimule l'énergie ; mais comment se prémunir contre un adversaire qu'on ne connaît pas, qui se dissimule dans l'ombre et qui choisira pour frapper l'heure et l'arme qu'il jugera les meilleures ? ... Songer que le verre qu'on porte à ses lèvres contient peut-être un poison, que la fleur dont on aspire le parfum peut vous donner la mort, qu'un coup de fusil tiré la nuit d'un taillis va vous abattre, qu'une arme tranchante va jaillir d'un mur, d'un plafond ou d'un plancher au moment où l'on se repose ! ... Et ne pas savoir qui lance l'arme, qui prépare le poison, qui tire ! ...

L'Ennemi ? où est l'Ennemi ? qui est l'Ennemi ?

Tel était le problème qui se posait à l'esprit de Dauriac. Car, le jeune homme ne se le dissimulait pas, si deux personnes étaient menacées, l'une d'elles était certainement sa fiancée, Judith Mauvin. L'autre ? Lui ? ... Peu importait.

Mais à la seule idée que celle qu'il aimait était en danger de mort, la fièvre le gagnait, une rage sourde et impuissante s'emparait de lui et, ne voyant « l'ennemi » nulle part, il voyait des ennemis partout.

Oui, il voyait des ennemis dans les domestiques du château – gens très recommandables pourtant, nés dans la contrée, connus de tous et attachés au service de monsieur Mauvin depuis de nombreuses années – dans le médecin qui soignait Judith – un brave docteur de campagne – dans la garde-malade qu'il avait lui-même recommandée, dans le facteur postal qui apportait la correspondance le matin, dans le paysan qui passait devant l'entrée du parc. Pour un peu, il se serait méfié de son ami et des parents de sa fiancée. L'idée fixe du danger imminent et caché le hantait à tel point que toutes les personnes qui l'approchaient et celles qui ne l'approchaient pas lui étaient également suspectes.

Et plus l'état de mademoiselle Mauvin s'améliorait, plus les craintes du jeune homme grandissaient.

La jeune fille passait maintenant ses journées dans une chaise longue. La joie se mêlait à l'anxiété dans le cœur du jeune amoureux.

Le Chasseur rouge n'avait plus reparu. La Sorcière n'était plus venue coller aux vitres illuminées de la chambre son visage blafard et grimaçant. Les plaintes mystérieuses ne s'étaient plus fait entendre dans le silence de la nuit.

Eh bien ! c'était ce calme, qui effrayait le plus le jeune homme. Cette paix apparente lui semblait un présage de mauvais augure et comme l'accalmie passagère qui précède te déchaînement formidable de l'orage.

— Nous devrions aller voir la Sorcière, dit un jour Dauriac à son ami.

— Si ça t'amuse...

— Ça ne te va guère ?

— Pourquoi pas ? Si elle est aussi jolie que tu le dis, Ce sera un rude réjouissement pour mes yeux candides et embarrassés. Allons-y donc, mon vieux, la vie est monotone au milieu des gens graves qui nous entourent. Allons voir cet augure qui, comme ceux de l'antiquité, ne pourra sans doute me voir sans pouffer de rire.

Et nos deux amis s'en furent trouver la sorcière connue dans le pays sous le nom de « La Vieille Margot ».

Certes, elle habitait bien au milieu d'un site comme pouvait en rêver une sorcière. C'était non loin du fameux et fantastique « Trou du diable » de ce gouffre ténébreux dont avait parlé Judith Mauvin. Sa cabane était perdue sous les arbres touffus, derrière les ronces.

Dauriac et Savanne arrivèrent devant le seuil recouvert de détritus de toute espèce. Ils frappèrent à la porte. Un jeune homme à qui l'on n'eut pu attribuer un âge précis, couvert de haillons sordides, à la mine hébétée, aux yeux stupides leur ouvrit :

— Ta mère est-elle là ? demanda Savanne. L'enfant eut un rire idiot.

— Ma mère… elle danse, sur son dada, dit-il. Elle fait ah ! ah !

Savanne lui dit sévèrement :

— Jeune homme, pas de plaisanteries déplacées.

Mais l'enfant continuait de rire stupidement en fredonnant :

*Ma mère elle fait ah ! ah !*
*Sur la tête de son dada.*

*Ma mère elle a cassa (sic)*
*Son bec en chocolat.*

— C'est un idiot, dit Savanne. Et il frappa à la porte. Sur le seuil parut une vieille femme au nez crochu, au menton en galoche, couverte de haillons, telle qu'on représente les sorcières. « Si elle n'était pas sorcière, pensa Savanne, que pourrait-elle être ? » Et il s'adressa à la vieille :

— Madame Margot ? demanda-t-il.

— Oui, messieurs, répondit la vieille en regardant les jeunes gens d'un air méfiant et mauvais.

— Nous venons vous consulter, reprit Savanne.

— Entrez.

Les deux amis pénétrèrent dans une chambre sordide d'où sortaient d'infectes émanations. Savanne s'assit sur un siège boiteux, Dauriac l'imita.

— Que voulez-vous connaître ? demanda la vieille.

— Nous désirons connaître l'avenir, répondit Dauriac.

Sans mot dire, la vieille s'assit à sa table, sur laquelle elle disposa des cartes qu'elle tira d'une de ses poches. Elle commença en s'adressant à Dauriac :

— Vous aimez une femme blonde, très jolie, qui a été blessée. Elle habite un château. La mort vous a menacés tous deux, elle vous menace encore. Vous ferez fortune. Une femme noire vous veut du mal. Vous en triompherez. Un ami dévoué vous aide. Vous triompherez ; mais beaucoup de surprises vous attendent…

Savanne éclata de rire :

— C’eſt toujours le même refrain, dit-il. Il ne faut pas être devin pour trouver ça. La « femme noire » eſt dans tous les horoscopes. On fait toujours fortune, des dangers nous menacent tous et quel eſt l’être qui n’attende pas des surprises ? ...

La vieille sorcière tourna vers lui son regard méchant :

— Venez-vous ici pour connaître votre avenir ? dit-elle d’un air mauvais.

Savanne soutint le regard ardent qu’elle dardait sur lui et répliqua :

— Non je viens ici dire le vôtre. Le voici : La mort vous menace, un homme noir vous « en veut » ; c’eſt un homme dans mon genre, regardez-moi bien. Au surplus, je vous donne un conseil : Si vous vous avisez encore de pénétrer dans le parc du château de Sauré, la nuit, vous y terminerez vos jours, eh ! Diablesse ! ...

La vieille haussa les épaules, sans mot dire.

Savanne continua :

— Si vous connaissiez si bien le passé et l’avenir, vous sauriez que nous vous avons vue en compagnie du « Chasseur rouge ».

À ces mots, la vieille parut perdre toute contenance et s’exclama :

— Le Chasseur rouge ! Et vous dites que vous avez vu le Chasseur rouge ? Il eſt donc revenu dans le pays ? ...

— Certes.

— Alors, de grands malheurs menacent les châtelains de Sauré. Ah ! mon Dieu ! ...

Il sembla un instant que la sorcière se sentait mal et qu'elle allait faiblir. Un tremblement convulsif la saisit et un sentiment d'effroi et de peur sembla s'emparer d'elle, puis peu à peu elle recouvra son calme.

— Vous connaissez le « Chasseur rouge » depuis longtemps ? demanda Savanne soudain impressionné.

— Je le connais comme tous les habitants du pays, pour l'avoir rencontré la nuit et pour en avoir entendu parler.

— Que savez-vous ?

— Je ne sais rien d'autre.

— Et pourquoi prévoyez-vous que de grands malheurs menacent les châtelains de Sauré ?

La vieille parut hésiter un instant et répondit :

— Ce n'est là un mystère pour personne : Le Chasseur rouge est l'âme du dernier baron de Sauré revenue sur terre : cet homme veut reprendre le domaine de ses pères. Il tuera l'un après l'autre les châtelains actuels.

— Légendes que tout cela ! ...

— Vous ne me croyez pas ? Vous verrez ! Vous verrez. Deux jeunes filles n'ont-elles pas été frappées déjà ? L'une d'elle n'est-elle pas morte ?

— Et vous aiderez le Chasseur rouge ?

La vieille secoua énergiquement la tête :

— Jamais, répondit-elle.

— Pourquoi donc lui donnez-vous rendez-vous la nuit, dans le parc de Sauré ?

— Jamais je n'ai donné rendez-vous dans le château de Sauré, je vous le jure.

Un éclair de vérité si intense passa dans les yeux de la vieille Margot, un de ces éclairs dans lesquels l'âme apparaît comme illuminée subitement dans le miroir des yeux, que Savanne lui-même eut l'impression que la sorcière ne mentait pas. Le jeune homme la questionna quelque temps encore, mais il ne put rien savoir davantage. De cet entretien, il conclut que la vieille n'avait point été mêlée aux drames récents, mais qu'elle en savait plus long qu'elle ne voulait ou ne pouvait en dire.

Considérant qu'il ne leur restait plus rien à apprendre, les deux amis donnèrent leur obole et sortirent. Comme ils reprenaient le sentier qui les avait amenés, ils aperçurent l'idiot qui leur cria en chantonnant d'un air suprêmement stupide :

*Je suis Casboul*
*Je suis Maboul*
*Aboule Casboul*
*Qu'j'te casse la boule.*

— Puisque nous n'en sommes pas éloignés, proposa Dauriac. si nous allions voir le fameux Trou du diable ?

— Bonne idée.

Les deux amis se dirigèrent vers la montagne boisée par un sentier étroit. Arrivé à mi-hauteur environ, le mont offrait une surface plane. C'est là que s'ouvrait le Trou du diable, dans une excavation de rochers. La gueule du gouffre apparaissait comme une espèce de cratère dans lequel le regard plongeait en vain pour en sonder la profondeur.

Savanne était arrivé devant le Trou du diable. L'orifice ténébreux lui apparaissait lugubre et presque terrifiant dans la nuit aux ombres tragiques. Savanne en ressentit un petit frisson délicieux.

Mais soudain il s'arrêta, étonné.

À ce moment, des cris redoublés lui parvenaient :

— Ma parole ! s'écria-t-il, ces cris sortent bien du Trou du diable.

Il écouta.

— On dirait, pensa Savanne, les gémissements uniformes coupés d'appels soudains, de lamentations plus aigües, puis de cris affreux qui n'auraient plus rien d'humain.

— On dirait, pensa Savanne, les gémissements mystérieux que l'on entend au château de Sauré et que l'on attribue au bruit du vent dans les cheminées. Voilà qui est étrange. D'où viennent ces cris ? Quelle en est la nature ? Il n'y a pas de doute possible, (continuait Savanne en se penchant sur le Trou du diable et en prêtant une oreille attentive aux bruits étranges qui lui parvenaient) les cris sortent bien de ce cratère maudit. Je pourrais supposer qu'un imprudent est tombé dans le gouffre et s'y lamente. Mais il est peu probable que, tombant d'une telle hauteur, l'on garde assez de force pour pousser de tels soupirs. Un pauvre humain de mon espèce serait tué sur le coup et envoyé en ligne droite au bureau principal de son ami Belzébuth. D'où vient que les mêmes plaintes soient entendues à la fois du château de Sauré et du Trou du Diable, distants d'un quart de lieue ? … Pour un phénomène infernal, c'est un phénomène infernal. Mais entre nous, soit dit, mon ami, je ne me détraquerai pas le cerveau à approfondir ce mystère.

## LA CHASSE AU CHASSEUR

Une douloureuse surprise attendait Raymond Dauriac. L'état de Judith Mauvin s'était aggravé durant la nuit. Le matin le médecin avait été mandé d'urgence et il avait constaté que la jeune fille était empoisonnée.

Le verre où elle avait porté ses lèvres contenait encore un peu de la boisson mortelle. Le docteur avait aussitôt fait prendre à la jeune fille un antidote qui avait produit un effet salutaire et avait sauvé la malade. Mais il ne restait pas moins établi qu'une main criminelle avait, la nuit, mêlé du poison à la potion que mademoiselle Mauvin devait prendre. Cette main, quelle était-elle ? Précisément, la garde-malade avait été remplacée cette nuit même par monsieur Mauvin lui-même. Celui-ci n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, personne n'était entré dans la chambre, si ce n'était madame Mauvin elle-même qui, inquiète du sort de sa fille, était venue à différentes reprises prendre de ses nouvelles. Personne d'autre, aucun domestique, aucun étranger, n'avait franchi le seuil de l'appartement.

Monsieur Mauvin avait averti le commissaire de police qui se présenta au cours de la journée. Ce représentant de la loi se perdait en conjectures sur les causes de cet empoisonnement et sur les moyens de découvrir le criminel.

Un instant, Dauriac eut l’intention de lui faire part des doutes qu’il éprouvait à l’égard de la sorcière du Trou du diable et du fameux Chasseur rouge. Mais il se souvint de la promesse qu’il avait faite à son ami de cacher le résultat de leurs investigations personnelles. En outre, il craignait de faire arrêter une innocente. Rien ne prouvait que la sorcière eut prit part au crime.

Dauriac était désespéré. Toute la journée il resta au chevet de sa fiancée. Il ne la quitta que vers 10 heures du soir pour prendre quelque repos, tandis que la garde-malade le remplacerait.

Au lieu de gagner sa chambre, le jeune homme sortit du château et alla rejoindre son ami Savanne qui l’attendait à l’entrée du parc.

— Savanne, mon cher ami, lui dit-il, il faut agir sans tarder. Un adversaire inconnu menace mademoiselle Mauvin, sa vie est sans cesse en danger. Il faut absolument que nous sachions à qui nous avons à faire et, s’il le faut, empêcher le Chasseur rouge et sa compagne de commettre un crime.

— C’est mon avis. Il faut brusquer les événements. Cette nuit, nous devons attendre le Chasseur rouge, le suivre et savoir, coûte que coûte, qui il est. Prenons dès maintenant notre poste d’observation.

Comme les jours précédents, les deux amis se dissimulèrent derrière les taillis et attendirent.

Il était près d’une heure du matin lorsque les cris de la chouette se firent entendre. La nuit était sombre et orageuse.

Les deux amis virent passer le Chasseur rouge. Quelques instants après sa compagne arriva :

— Cette fois ouvrons l'œil mieux que jamais, recommanda Savanne.

Les mystérieux personnages s'engagèrent dans une allée du parc et se dirigèrent vers l'étang. Pliés en deux, dissimulés dans l'ombre des arbres, nos deux amis les suivirent en silence.

Le Chasseur rouge avait enlacé sa compagne et celle-ci se penchait amoureusement vers lui :

— Il en a du goût ! remarqua Savanne, à moins que la sorcière n'ait des charmes ignorés ou n'emploie des artifices spéciaux pour se faire aimer. Mais chut ! les voici qui s'engagent dans la grotte.

Dauriac et Savanne continuèrent de les suivre. À leur tour, ils pénétrèrent dans la grotte. Ils suivaient dans l'ombre, s'aidant de leurs mains pour s'orienter, guidés par le bruit des pas des personnages qu'ils épiaient. La grotte avait une issue dans une autre partie du parc, non loin d'une charmille épaisse où étaient disposés plusieurs bancs. Le Chasseur rouge et sa compagne s'y assirent et pendant près d'une demi-heure se parlèrent à voix basse. Par instants, ils se rapprochaient l'un de l'autre et s'enlaçaient étroitement.

— Ne dirait-on pas des amoureux ? fit Savanne qui ne revenait pas de sa surprise.

Enfin ils se levèrent et par une autre allée se dirigèrent vers une aile du château.

— Voilà qui explique comment la sorcière disparaissait à nos regards, dit Savanne. Elle s'engageait dans la grotte et prenait au retour un autre chemin. Mais, ils se quittent.

En effet, le Chasseur rouge s'était penché vers sa compagne et l’enlaçait une dernière fois. Puis la femme le quitta.

— Suis la sorcière, dit Savanne à Dauriac, moi je me charge de l’homme.

Et les deux amis se quittèrent.

Dauriac n’eut pas loin à aller. Celle qu’il suivait se dirigea en ligne droite vers l’aile du château. Arrivé à peu de distance, elle tira une clé, ouvrit une porte et entra.

— La sorcière dans le château ! s’écria Dauriac au comble de la stupeur.

Aussitôt il donna l’éveil. Quelques moments après tout le personnel du château était sur pied. Monsieur et madame Mauvin accoururent peu de temps après. Dauriac leur raconta comment, souffrant de la tête, il avait fait, la nuit, une promenade dans le parc et avait vu la sorcière du Trou du diable entrer dans le manoir.

Des recherches furent aussitôt organisées ; on fouilla toutes les chambres, mais en vain, la sorcière avait disparu.

Dauriac se rendit ensuite auprès de sa fiancée et il la veilla, en compagnie de la garde-malade, jusqu’au matin.

Quant à Savanne il avait continué de suivre le Chasseur rouge. Celui-ci après avoir pris des chemins de traverse s’était engagé en pleine forêt.

Savanne ne le perdait pas de vue.

Enfin, après plus d’une heure de marche, le Chasseur rouge s’arrêta devant une ferme perdue en pleine campagne. Savanne le vit s’arrêter devant l’entrée.

Il hésitait sur le parti à prendre, lorsque soudain un sifflement strident retentit dans le silence de la nuit.

Au même instant deux ombres bondirent sur lui et il se sentit terrassé, paralysé dans ses mouvements.

Le Chasseur rouge s’était retourné.

Les deux hommes qui avaient bondi sur Savanne et lui avaient emprisonné les poignets au moyen de lanières se dirigèrent vers lui avec leur prisonnier.

— Qui a-t-il ? demanda le Chasseur rouge.

— Nous veillions dans la campagne, chef, lorsque nous avons aperçu cet homme qui vous suivait, en se cachant. Nous l’avons arrêté et ligoté.

— Très bien. Amenez-le moi.

Savanne fut conduit dans une chambre du rez-de-chaussée. Un des hommes qui l’accompagnaient alluma une lampe déposée sur une table.

Une salle richement meublée apparut dans la lumière. Savanne put contempler le Chasseur rouge. C’était un homme de haute stature, bien découplé, au visage noble et fier.

— Il est infiniment plus beau que la sorcière, sa compagne, pensa Savanne.

L’inconnu s’était tourné vers lui et l’observait :

— Ah ! ah ! dit-il enfin, je vous reconnais. Vous êtes l’ami du fiancé de mademoiselle Mauvin. Je comprends… vous aussi vous voulez vous interposer entre monsieur Mauvin et moi. Si vous me connaissiez, jeune homme, vous sauriez que ma vengeance ne connaît pas d’obstacle. Vous croyez être du côté du droit et de la justice… Vous vous trompez peut-être. Eh bien ! puisque vous avez voulu me connaître, vous saurez ce que je voudrais bien vous dire. Sachez donc, jeune homme, que monsieur Mauvin, qui vit ici respecté en grand seigneur, m'accusa un jour injustement et me fit condamner aux travaux forcés à perpétuité. Ma liberté sacrifiée, c'était peu de chose encore ; mais mon épouse morte de chagrin, mon fils abandonné et perdu, voilà le fruit de cet acte ignoble. Ce sont là des crimes qui ne s'expient que dans le sang : j'ai frappé monsieur Mauvin dans les êtres qui lui sont chers. Quand il aura souffert ce que j'ai souffert, alors j'apparaîtrai devant lui en justicier.

— Mais objecta Savanne, puisque la justice est de votre côté...

— Je ne vous demande pas votre avis. Je vous l'ai dit, la justice est parfois trompée par les criminels et ceux-ci se font un bouclier et une arme des lois humaines.

Le Chasseur rouge parut se plonger dans de sombres réflexions, un pli amer crispait ses lèvres, un éclair d'acier brillait dans ses yeux. Il continua comme se parlant à lui-même :

— Ce sont là d'effroyables souvenirs que je viens de remuer. Où est ce temps béni où je vivais, heureux et respecté, près d'une épouse qui m'aimait et que j'adorais, près d'un petit ange blond que nous étions deux à idolâtrer ! Et puisque vous êtes là, monsieur, écoutez-moi. Monsieur Mauvin était, vous le savez, un grand industriel. Il avait un associé plus puissant que lui encore. J'étais ingénieur : je dirigeais leur usine qui était l'une des plus grandes du pays. D'après le contrat que monsieur Mauvin avait signé avec son associé, si l'un d'eux mourait, le survivant restait seul propriétaire des droits communs. Or les affaires étaient brillantes, l'usine avait acquis une importance qui dépassait toutes les espérances. Monsieur Mauvin avait intérêt à rester seul propriétaire…

Un jour – et ceci est horrible ! – le misérable profita d'une discussion qui s'était élevée entre son associé et moi, pour tuer celui-là, en ma présence. Le crime fit grand bruit :

Monsieur Mauvin déclara avoir été témoin du drame et m'accusa formellement d'être le meurtrier. Il se trouva des employés qui déclarèrent que, dans la discussion que j'avais eue avec la victime, j'avais tenu des propos menaçants. À mon tour, j'accusai monsieur Mauvin. Cette accusation accumula de nouvelles preuves de ma culpabilité. Je me débattis en vain, je luttai désespérément. Peines perdues ; je fus condamné.

En prison, j'appris que ma femme était morte de chagrin et mon enfant de misère. Dès lors, l'idée tenace de la vengeance germa dans mon esprit. Je m'évadai, je devins le bandit d'abord traqué qui aujourd'hui nargue à son tour les prétendues honnêtes gens. Je suis le Chasseur rouge ! Mon gibier à moi est un gibier humain ! Ah ! Ah ! Il y a des hommes plus sauvages et plus féroces que les animaux carnassiers à chasser ; pour ceux-là pas de merci, je tue sans pitié. Oui, je suis le Chasseur rouge que l'on craint dans toute la région, c'est moi qui fais la loi ici. Mon seul nom fait frémir ! Il est vrai que jadis déjà un seigneur de Sauré, connu pour ses instincts sanguinaires, porta ce surnom terrible. Dès mes débuts dans la région, des paysans superstitieux affirmèrent que l'âme damnée du baron était revenue sur terre. Il ne me déplaisait pas de jouir d’une renommée qui faisait trembler et je me parai du titre que l’on voulait bien m’octroyer. Désireux de ressembler autant que possible à mon digne prédécesseur, je portai comme lui un justaucorps rouge. C’était une façon comme une autre de frapper l’imagination des châtelains de Sauré et de les faire mourir de peur avant de les frapper.

Le bandit avait redressé sa haute stature, une flamme d’orgueil qui semblait défier le ciel même brillait dans sa prunelle perçante. Il ajouta d’une voix acerbe :

— Et voilà, jeune homme étourdi qui, en voulant trop connaître, vous êtes jeté dans les griffes du lion, voilà qui est le Chasseur rouge. Vous avez voulu percer le mystère qui m’entourait : vous êtes satisfait. Mais vous n’ignorez pas qu’il est des secrets qui tuent. Le mien est de ceux-là. Il y a des jours où la douleur et la haine m’étouffent et débordent de moi-même, ces jours-là j’épanche ma douleur, je donne libre cours à ma haine, mon secret m’échappe et je parle... Mais malheur à qui m’écoute ! Comme le sphinx, je dévore mes victimes.

Savanne, nous l’avons, dit, était brave. Sous le regard perçant du bandit, il ne broncha pas. il ne frémit pas. Sa mâle attitude sembla étonner le Classeur Rouge lui-même qui le contempla avec une sympathie où perçait une secrète admiration. « Voilà un homme ! » semblait-il se dire en lui-même.

Savanne dit enfin :

— Vos secrets vous appartiennent. Certes, je comprends votre rancune, sinon votre vengeance. Mais je n’admets pas que l’on frappe des êtres sans défense, des femmes ! ...

— A-t-on eu pitié de la mienne ?

— C’est vrai, la fatalité est aveugle ; mais faut-il faire de l’injustice une loi, faut-il pour punir un misérable, frapper des innocents ?

— C’est au cœur que je veux frapper le criminel, c’est là que je veux le faire souffrir, comme j’ai souffert. Dent pour dent, œil pour œil !

— C’est injuste et c’est infâme ! Et, bien que n’étant pas ce qu’on est convenu d’appeler un petit saint ni un chrétien, je préfère à cette doctrine de haine celle toute de pardon qu’enseigna le Christ.

Au surplus, la vengeance comme la justice, est un glaive à deux tranchants : elle blesse celui qui frappe. Un jour viendra où quelqu’un se dressera sur votre chemin et vous demandera raison de vos crimes.

— Hum ! La loi même ne peut rien contre moi. En outre, ce n’est point moi qui frappe.

— C’est vrai j’oubliais la sorcière…

Le Chasseur rouge regarda Savanne avec un étonnement non dissimulé et ne parut point comprendre. Mais il ne releva point les paroles du jeune homme et coupa, d’une voix autoritaire :

— Trêve de paroles, jeune homme. Personnellement je ne vous veux aucun mal et votre insolence ne me déplaît pas. Mais ce n’est pas vous qui vous dresserez jamais sur mon chemin. Vous comprendrez aisément que je ne serai pas assez fou de vous rendre la liberté qui vous permettrait d’aller prévenir vos protégés. Non, vous êtes dans mes griffes, vous y resterez. Et je vous tiendrai prisonnier ici jusqu’au moment où ma vengeance sera accomplie. Je vous préviens enfin que si vous tentiez de vous évader, je me verrais forcé de vous ôter l’envie de recommencer en vous prenant la vie.

Le Chasseur rouge appela les hommes qui attendaient dans un coin de la place et leur ordonna :

— Emprisonnez cet homme.

Les deux bandits poussèrent Savanne devant eux et le firent pénétrer dans une salle obscure qui avait l'aspect d'une prison. Ils resserrèrent ensuite les liens qui emprisonnaient les poignets de Savanne, ils lui lièrent les pieds et finirent par le ligoter entièrement ; puis ils le jetèrent sur un grabat déposé dans un coin de la pièce :

— Ainsi fagoté, ricana l'un des bandits, pas de danger qu'il s'évade.

Les deux bandit se retirèrent et refermèrent la lourde porte de chêne.

Aussitôt qu'il fut seul, Savanne se retourna sur sa couche, en murmurant :

— Il ne s'agit pas de moisir ici. Chaque minute qui s'écoule augmente les dangers qui menacent mademoiselle Mauvin et peut-être aussi mon ami Dauriac. Le Chasseur rouge pourrait brusquer son attaque dans le seul but de me rendre la liberté. Ce bandit est capable de toutes les courtoisies. Donc il est un fait établi : il faut sortir d'ici au plus tôt, mais comment ?

Comment ? Là était la question ! Et une fameuse question ! Savanne étant serré comme un saucisson était tout au plus capable de ramper sur le sol. À moins de parvenir à être lancé tout d'une pièce, comme un bolide, à travers fenêtres, il ne fallait guère, songer à sortir de cette galère.

Savanne réfléchit pendant de longues heures, sans rien trouver.

Il avait bien songé à appeler à l'aide ; mais la ferme était isolée, il n'entendait d'autres bruits que celui du vent. Crier sans avoir la certitude d'être sauvé tout de suite, c'était se vouer à une mort immédiate.

Il attendit.

Vers midi la porte s'ouvrit et un des hommes qui l'avaient emprisonné, lui apporta deux pains, en disant :

— Il y en a pour deux jours, d'ici là vous ne nous reverrez plus. Nous partons en expédition. Arrangez-vous donc comme vous pourrez.

Puis l'homme sortit.

Savanne se mit à réfléchir de nouveau.

« J'ai deux jours pour trouver. C'est beaucoup, mais il faut être libre avant. Comment briser ces liens ?

Il mordit avec rage les cordes qui lui emprisonnaient les mains, les frotta contre la muraille lisse… Et soudain, une idée lui vint. Il rampa jusqu'à une fenêtre, puis, se plaçant sur le dos, il parvint à lever les bras jusqu'à ce que ceux-ci atteignissent l'arête aiguë du marbre. L'arête inférieure du marbre était, à certains endroits, rugueuse comme une lime. Savanne en profita pour y user ses cordes. Le travail fut long ; mais la patience du jeune homme était aussi grande que son courage. Après une heure, Savanne poussa un cri de triomphe ; ses mains étaient délivrées de tout lien. Il parvint à dénouer les cordes qui lui emprisonnaient les jambes et le corps. Le soir tombait lorsqu'il se trouva debout dans sa sombre cellule. Il ouvrit sans difficulté une des fenêtres qui, heureusement, n’étaient point grillées. Il enjamba l’appui et quelques instants après il se trouva au dehors.

Il aspira l’air avec délice et reprit le chemin du château de Sauré où il arriva deux heures plus tard.

Dauriac l’attendait avec impatience :

— Je t’ai attendu toute la journée, dit-il.

— Je reviens de loin.

— Ah ! tu as du nouveau ?

— Chut : je te dirai cela plus tard. Les murs peuvent avoir des oreilles. Viens ce soir, à notre rendez-vous habituel. Maintenant, dis-moi quel est l’état de mademoiselle Mauvin.

— Stationnaire, mais le médecin se montre satisfait.

— Tant mieux. Maintenant permets-moi d’aller saluer monsieur et madane Mauvin. Les châtelains de Sauré firent, comme d’habitude, à Savanne, le meilleur accueil et le retinrent à souper.

— Mais, dit le jeune homme, au cours du repas, en s’adressant à son ami Dauriac, tu ne me reparles plus de cette fatale Chambre noire.

Ce fut monsieur Mauvin qui prit la parole :

— Elle est fermée à jamais, je l’ai même fait cadenasser pour que personne n’y entre plus. Les travaux de réfection du château sont avancés et j’ai mis à la disposition de Dauriac, une chambre toute nouvelle qui est mieux aménagée que l’ancienne et… plus sûre.

— Vous avez donc, à jamais enfermé dans la Chambre noire le terrible mystère que nous espérions un jour lui ravir.

— Hélas ! ce mystère est mortel et mieux vaut ne jamais le sonder.

— Il est un fait certain, remarqua Dauriac en s'adressant à monsieur Mauvin, c'est qu'un ennemi invisible et acharné vous menace…

— Je ne me connais pourtant aucun ennemi.

Un instant, Savanne eut l'idée de raconter à monsieur Mauvin l'entretien qu'il avait eu avec le Chasseur rouge ; mais l'accusation qu'elle comportait était tellement accablante qu'il se dispensa de la formuler et se décida à attendre.

Et l'on parla d'autre chose… Puis Savanne se retira après avoir fait à Dauriac un signe d'intelligence.

À dix heures, les deux amis se retrouvèrent dans le parc et se confièrent les résultats de leurs recherches.

— Mais, s'écria Dauriac quand Savanne eut terminé son récit, il faut sans tarder faire arrêter le Chasseur rouge !

— J'y ai songé, répliqua Savanne, bien que cet acte de délation me répugne un peu. Mais, il faut avant tout que nous connaissions la complice du bandit. J'ai jugé l'homme ; il est d'une trempe à toute épreuve. S'il est pris, il se taira.

— Que faire ?

— Ceci. Nous sommes armés. Nous devons surprendre les deux complices cette nuit même.

— Attendons donc.

— C'est ce que je comptais faire.

Les deux amis se cachèrent dans les taillis et attendirent toute la nuit ; mais le Chasseur rouge et sa complice ne parurent point.

Voyant que sa tactique avait échoué, Savanne, surmonta ses scrupules en songeant qu'un péril constant menaçait des innocents, et il alla faire sa déposition devant le commissaire de police.

Quelques heures après la ferme où Savanne avait été enfermé fut cernée par les policiers qui y établirent une souricière. Personne ne se présenta de toute la journée ; mais le soir, les agents cadrés autour de l'habitation, virent arriver un homme de haute stature portant sous un large manteau un justaucorps d'un drap rouge foncé. C'était le Chasseur rouge.

Ils le laissèrent entrer dans la ferme ; puis leur cordon se resserra. On pénétra dans l'habitation. Le bandit était assis à une table quand les policiers firent irruption dans la chambre où il venait de pénétrer.

Le Chasseur rouge comprit tout.

— Rendez-vous ! crièrent les policiers.

Le bandit se dressa comme un lion furieux et répondit en déchargeant son revolver sur ses adversaires. Deux hommes furent blessés. Dix policiers accoururent à l'aide. Le Chasseur rouge s'était retranché dans sa chambre : on le pourchassa derrière les tables et les meubles. Et lui tirait toujours, en reculant.

Bientôt, il fut acculé dans la dernière chambre, aux fenêtres desquels apparaissaient des têtes de policiers.

Le Chasseur rouge était perdu. Il lui était impossible d'échapper aux griffes qui le menaçaient. Il était assailli de toutes parts. Sans doute lui-même se sentit-il perdu, car, il essaya un moyen de fuite désespéré.

Ayant poussé un véritable rugissement de rage, il ouvrit une des fenêtres de la chambre et bondit au dehors. Dix mains s'avancèrent vers lui pour le saisir ; d'un geste prompt le bandit déchira les doigts sous le poignard qu'il avait tiré de son justaucorps. Puis, d'un effort surhumain, il repoussa le rempart de corps qui lui barrait le passage, et le troua dans un éclaboussement de sang, au milieu des éclairs de la poudre…

Quelques instants après, il avait disparu dans l'ombre de la nuit tombante. Pendant une heure on fouilla vainement les bois environnants. En apprenant cet échec, Savanne poussa un soupir de désespoir.

— On ne le reprendra plus et l'ennemi se sentant menacé se cachera mieux et sera plus terrible que jamais, dit-il à Dauriac. Mais tout n'est pas perdu : il nous reste la complice. Cette nuit même, nous devons la voir. Viens donc comme d'habitude au rendez-vous.

Le bruit de la vaine tentative de la police n'est pas ébruitée encore… il nous reste un espoir.

## LE RENDEZ-VOUS

À dix heures, Dauriac attendait son ami au rendez-vous qu'il lui avait fixé. Savanne, contrairement à ses habitudes, était en retard. Le jeune fiancé de mademoiselle Mauvin s'impatientait lorsqu'il vit un homme se diriger vers lui. Ce n'était pas Savanne.

L'inconnu portait un long manteau et à mesure qu'il approchait Dauriac sentait grandir en lui un doute.

Bientôt l'homme sortit de l'ombre des arbres et apparut dans la clarté de la lune. Quelle ne fut pas la surprise de Dauriac en reconnaissant le Chasseur rouge. Un frisson soudain lui parcourut tout le corps et le fit trembler de la tête aux pieds.

L'homme continuait d'avancer vers lui. C'était bien le Chasseur rouge avec son large chapeau rabattu sur les yeux, son long manteau négligemment jeté sur son épaule. Il vint droit à Dauriac.

Celui-ci brandit son revolver.

— Insensé, ne tire pas ! dit une voix connue.

Dauriac crut sortir d'un rêve. C'était la voix de Savanne qui sortait de la bouche du Chasseur rouge. Et il comprit, enfin que son ami avait pris le déguisement du bandit.

— Le manteau et le chapeau, expliqua du reste Savanne, ont été abandonnés dans la lutte de la ferme par le Chasseur rouge lui-même. Je possédais donc les premières matières du déguisement. Il me suffit de redresser ma taille pour que l'illusion soit complète, grâce à la complicité de l'ombre. Maintenant, mon cher Dauriac, tu vas me suivre à distance et en te dissimulant derrière les taillis ; ne viens à moi que si je t'appelle.

Ainsi fut fait.

Savanne se dirigea vers le château et s'arrêta à l'endroit, où apparaissait habituellement le Chasseur rouge. Dauriac l'entendit qu'il modulait le cri lugubre de la chouette avec une telle science d'imitation, que l'oiseau de nuit ou le bandit lui-même s'y fussent mépris.

Par trois fois, il reproduisit le hululement funèbre qui s'éleva dans le silence de la nuit.

Les deux amis, l'un dans la lumière, l'autre dans l'ombre, attendaient impatiemment. La complice viendrait-elle ? N'avait-elle pas été prévenue déjà par le Chasseur rouge ?

Tout à coup une silhouette féminine se découpa en noir sur le fond clair de l'allée baignée de lune. Elle approchait, elle venait au rendez-vous que lui fixait l'appel de la chouette.

Savanne étouffa un cri de triomphe quand il vit la femme à quelques pas de lui.

Il reconnut la sorcière. Elle portait des vêtements sombres et un capuchon rabattu sur les yeux.

Elle alla à Savanne.

— Bonsoir, mon bien aimé, lui, dit-elle. Je vous ai attendu hier...

Savanne eut un instinctif recul de surprise et d'effroi.

De même que lui-même était apparu à Dauriac sous la forme du Chasseur rouge avec, sur les lèvres, la voix de Savanne, la femme qui était devant lui avait le corps de la sorcière et la voix de madame Mauvin !

— Comment ! vous, madame ! s'écria-t-il au comble de l'étonnement.

Ce fut au tour de madame Mauvin de reculer. Elle venait de reconnaître monsieur Savanne sous le déguisement du Chasseur rouge.

Elle balbutia des paroles incompréhensibles et perdit toute contenance. Un moment, on eut pu croire qu'elle allait tomber évanouie, mais elle parut se ressaisir par un effort de volonté.

— Comment, continuait Savanne, c'est vous madame Mauvin ! c'est vous qui, sous le déguisement d'une pauvre femme sur laquelle vous cherchez sans doute à porter les soupçons, c'est vous qui fixiez des rendez-vous à un bandit...

Madame Mauvin tendit vers Savanne des bras suppliants :

— De grâce, monsieur, de grâce ! soyez galant homme !

Vous venez de surprendre un secret...

— Et un secret terrible !...

— Je vous en conjure, écoutez-moi. Celui que vous appelez le Chasseur rouge est mon amant ! Je vous confie mon secret en faisant appel à votre courtoisie.

— Mais c'est horrible, madame. Comment vous aviez pour amant un assassin, l'ennemi mortel de votre époux ! C'est donc vous ou c'est lui qui, avec votre complicité, lançait, dans la Chambre noire, cette arme mystérieuse qui tua déjà une de vos filles, et qui faillit tuer la seconde ainsi que mon ami Raymond Dauriac. C'est donc vous et lui...

Savanne voulut continuer. Mais madame Mauvin s'était redressée, indignée, l'œil brillant d'une colère contenue. Elle l'arrêta en disant d'une voix énergique :

— Assez, monsieur. Vous dépassez la limite. C'est une accusation terrible que vous formulez là, c'est une accusation qui demande, qui exige des preuves.

Savanne s'arrêta interloqué. Cette attaque imprévue avait touché le défaut de la cuirasse. Des preuves ? ...

En effet, il fallait des preuves ! Et il n'en avait aucune. Qui prouvait en effet que madame Mauvin eut trempé dans quelque crime ? Et quel crime ! Un attentat contre ses propres enfants ! Oui, Savanne n'y avait tout d'abord pas songé, tant l'exaspération qui avait succédé à l'étonnement avait été grande. C'était invraisemblable. Comment une mère aurait-elle pu contribuer à un meurtre contre ses enfants ? Et dans quel but ? Mieux que quiconque, Savanne savait de quelle tendresse madame Mauvin entourait sa fille, il avait vu ses craintes, ses angoisses. Alors ? ... alors, il fallait admettre que madame Mauvin était, elle aussi, une victime que le Chasseur rouge avait attiré dans ses rêts afin d'en faire, sans doute, une arme inconsciente afin de pénétrer peut-être dans le château.

Savanne se rendait maintenant compte du mal fondé de son accusation, il regrettait sa témérité et vouant y remédier, il dit :

— Madame, excusez mon emportement en considération de l'affection que je porte à votre famille. Vous avez fait appel à ma discrétion. Eh bien ! je vous promets d'effacer à jamais de ma mémoire l'entrevue de cette nuit.

— Merci monsieur.

Et madame Mauvin s'inclina en même temps que Savanne. Puis sans un mot, ils se retirèrent, elle vers le château, lui vers l'endroit où était caché Dauriac.

— As-tu vu son visage ? demanda celui-ci dès que son ami l'eut rejoint.

— Oui, répondit brièvement Savanne, mais cette femme m'est inconnue et n'est aucunement mêlée au mystère qui nous occupe...

## LE « ? »

Un formidable point d’interrogation restait planté comme un poignard dans le cerveau torturé de Savanne. Quel était, en réalité, le mystère de la Chambre noire ? Quel était l’assassin qui lançait le poignard meurtrier et disparaissait sans que l’on retrouvât sa trace ? Quelle était cette ombre fatale que Judith Mauvin et Raymond Dauriac avaient entendue errer dans le corridor avant d’être menacés par une main invisible ? Là était « le point d’interrogation : pivot de tout l’angoissant et horrible mystère de la Chambre noire ».

Pouvait-on admettre que le Chasseur rouge se fut introduit dans le château, grâce à la complicité de madame Mauvin ? Mais alors madame Mauvin aurait contribué, se répétait Savanne, au meurtre de ses enfants ? Les annales judiciaires enregistrent parfois – combien rarement ! – de ces crimes contre nature. Contre nature est bien le mot, si l’on songe que l’amour maternel est le plus grand, le plus puissant et le plus unanime de tous les amours puisqu’il se retrouve, intact, immaculé, admirable. à tous les degrés de la création, depuis les insectes jusqu’au règne hominal. Un père peut tuer son fils, un fils son père ou sa mère même, c’est monstrueux, mais c’est possible. Une mère tuer ses enfants, c’est plus que monstrueux, c’est si anormal que c’est quasi impossible.

Ou, quand ce cas extraordinaire se produit, on remarque que la mère criminelle avait une préférence dans son amour et que si elle a tué un de ses enfants, c'était pour en favoriser un autre. Son crime alors, si épouvantable qu'il soit, a encore pour mobile l'amour maternel. C'est l'amour qui reste grand même dans l'horreur. Quel poète a dit que :

*L'amour infini d'une mère*
*Est un reflet de dieu sur terre.*

Pourquoi donc madame Mauvin, même si elle pouvait être coupable, aurait-elle contribué au meurtre de ses enfants ? Quel eut été le but, le mobile de ce crime incompréhensible ? Nouveau point d'interrogation !

Savanne avait beau chercher, il ne découvrait rien.

Il s'abstenait de se présenter au château après la rencontre inattendue qu'il avait faite, la nuit, dans le parc.

Un matin, son ami Dauriac vint le trouver, très agité. La nuit précédente, il avait veillé sa fiancée.

Or, les bruits mystérieux, les plaintes étouffées dont nous avons déjà parlé, s'étaient fait entendre avec plus d'intensité que jamais. Cette fois, la malade et le jeune homme avaient tous deux cru percevoir des appels désespérés et aux gémissements que l'on attribuait au vent pleurant dans la cheminée s'étaient mêlés de véritables cris humains.

Mademoiselle Mauvin elle-même, bien qu'habituée à ce phénomène, s'était montrée très étonnée. Quant à Dauriac, il ne savait que croire.

— Ces cris sont, en effet, bien étranges, remarqua Savanne quand Dauriac eut terminé son récit, et ce qu'il y a de plus singulier encore c'est que je les ai entendus aussi, près du Trou du diable.

— Il est donc fou d’attribuer au vent ces plaintes mystérieuses.

— C’est mon avis. J’ai l’impression très vague que cet inexplicable phénomène a quelque rapport avec le mystère de la Chambre noire. A-t-on, au château, cherché la cause de ces bruits ?

— Oui, on n’a rien trouvé.

— Il faudrait, je pense, descendre dans le Trou du diable et…

— Descendre dans ce trou maudit d’où personne jamais n’est revenu ! …… Y songes-tu ? …

— Pourquoi pas ? Je vais me munir de cordes, et ce soir même je tenterai l’expérience.

— En ce cas, je t’accompagne.

— Tu veilleras à l’ouverture du cratère pendant que je descendrai dans le gouffre. Est-ce convenu ? À ce soir donc.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

À la fin du jour, les deux amis se retrouvèrent près du Trou du diable. Le gouffre offrait, comme d’habitude, un aspect vraiment infernal, d’autant plus que, derrière la montagne, l’horizon apparaissait incendié par un orageux crépuscule où, à l’or en fusion, qui donnait aux nuages des lueurs sinistres, se mêlait le sang du soleil couchant.

Savanne tira d’un énorme paquet qu’il avait apporté avec lui, une interminable corde nouée dont il attacha solidement une des extrémités à un des arbres qui s’élevaient non loin du Trou mystérieux. À l’autre extrémité, il attacha une pierre qu’il lança dans le gouffre.

— Maintenant, dit-il à Dauriac, je descends. Toi tu veilleras ici.

— As-tu pris du pain ?

— Non, pourquoi ?

— Ne sais-tu pas que la tradition prétend que les démons qui hantent le gouffre réclament à manger : les paysans, pour adoucir leurs courroux, ont l'habitude de leur jeter des miches par l'orifice.

— J'ignorais cette légende ; mais j'ai pour parler aux diables un revolver qui rabaissera leur caquet. Mais j'oublie d'allumer ma lanterne sourde.

Et saisissant la lampe de poche qu'il portait sur lui, Savanne enflamma la mèche. Puis lentement, avec précautions, il descendit dans le gouffre béant.

Dauriac attendit, frémissant…

Savanne descendait, descendait… Les minutes s'écoulaient, longues… Savanne descendait toujours.

— Diable ! pensait-il, pourvu que ce gouffre ait un fond autre part qu'à l'autre extrémité de la terre…

Enfin après une descente qui dura près de dix minutes, Savanne sentit sous ses pieds un terrain fangeux. Avant d'abandonner la corde, il braqua la lueur de sa lanterne dans les ténèbres enveloppantes. Dans le réseau de clarté qu'il projetait autour de lui, il vit un ſpectacle bien fait pour faire frémir les plus intrépides. Devant lui s'ouvrait un gouffre d'ombre, une caverne hideuse qui avait un peu l'aſpect d'une grotte, et où grouillaient dans la fange des bêtes infectes, parmi lesquelles le jeune homme reconnut des crapauds, des lézards et des reptiles de toutes formes.

Çà et là gisaient des squelettes humains ou animaux contorsionnés en des attitudes étranges : c'étaient vraisemblablement les dépouilles des êtres qui, par imprudences ou curiosité, étaient tombés dans le gouffre.

Savanne brandit sa lanterne et s'engagea dans la caverne qui décrivait sous terre, les plus capricieux méandres, il marcha ainsi pendant plus de vingt minutes, parmi ces solitudes humides et ténébreuses où les rues affectaient des formes macabres d'êtres torturés ou menaçants.

— Les démons ont fui, pensa Savanne. Je ne suis pourtant pas un diable bien terrible... »

À ce moment, un grondement sinistre lui parvint.

Savanne s'arrêta, étonné, frémissant.

Le grondement reprit à nouveau, puis se changea en une plainte lugubre et prolongée, en une lamentation qui ressemblait à un long cri d'agonie. Puis ce furent des cris désespérés, des appels, une clameur tantôt sourde, tantôt vibrante...

— Voilà les gémissements mystérieux entendus au château ! pensa Savanne. Voyons d'où ils sortent.

Il se dirigea dans la direction d'où venait le bruit et bientôt, dans les ténèbres, il aperçut une hideuse forme qui se tordait devant lui.

— Qu'est-ce-là ? se demanda-t-il en reculant d'un pas. Est-ce le dragon gardien du souterrain, un monstre apocalyptique qui se prépare à me dévorer. Bigre ! »

Surmontant sa répulsion, le jeune homme avança, brandissant toujours sa lanterne.

Soudain, l'être mystérieux bougea... se contorsionna, se tourna vers Savanne, puis soudain se dressa.

Malgré toute son intrépidité, Savanne se sentit frémir. L'être mystérieux s'était, disions-nous, dressé vers lui, mais le jeune homme cherchait vainement à classer ce monstre dans une catégorie d'animaux connus. Il distinguait bien des poils, des cheveux, des yeux brûlants et injectés de sang, çà et là un épiderme fangeux ; mais qu'était-ce bien que cet être difforme et repoussant ?

Et soudain la forme vivante qui se dressait devant lui poussa à nouveau des gémissements :

— *Wa ! wa ! rrr… abala… abala… rrr…*

Parmi ces cris gutturaux, Savanne discerna quelques mots humains, comme ;

— *Harra !... HorreKur !... misérable !... mort... mort...*
Maintenant, hideux s'avançait menaçant...

Soudain, Savanne frissonna de surprise et d'horreur : dans le visage à demi caché sous une torsade de cheveux mêlés en touffes crépues, il avait reconnu des traits humains... Puis, sous les haillons, il discerna une forme féminine, décharnée, hideuse, dont la peau couverte d'une couche de crasse avait l'aspect d'un épiderme.

C'était une femme. Ses yeux hagards, exorbités, sanglants, fixaient, aveuglés, la lumière de la lanterne sourde.

— Qui êtes-vous ? cria Savanne.

L'inconnue prononça des paroles incohérentes mêlées à des gémissements atroces.

Alors seulement, le jeune homme comprit : il se trouvait en présence d'une folle qui, sans doute, était séquestrée dans le souterrain depuis tant de temps déjà que ses yeux ne parvenaient plus à s'accoutumer à la lumière. Une folle ! qui était-elle ? Depuis quand était-elle là ? Et comment vivait-elle ? Sans doute des aliments que les paysans superstitieux jetaient en pâture aux prétendus démons.

Savanne observa les alentours : non loin de l'endroit où se trouvait l'inconnue s'ouvrait un trou d'ombre, un cône béant qui s'élevait dans les hauteurs. Çà et là aussi des squelettes éparpillés. Plus loin, des caves rectilignes qui avaient l'aspect d'anciennes oubliettes féodales.

Et Savanne comprit : étant donné la direction qu'il avait prise et la distance qu'il avait parcourue, il devait se trouver sous les fondations du château de Sauré, il était dans les oubliettes du manoir. Et il s'expliqua comment les lamentations de la folle étaient entendus à la fois du château de Sauré et du Trou du diable, selon les voyages de la folle dans son royaume souterrain.

— Que faire ? pensa-t-il... Le moyen le plus sage est de retourner sur mes pas et de revenir délivrer la malheureuse enfermée ici je ne sais comment...

Il reprit donc le chemin qu'il avait suivi et il retrouva Dauriac qui l'attendait impatiemment. Il lui fit le récit du spectacle hideux qu'il lui avait été donné de contempler.

— Demain, conclut-il, nous reviendrons avec des échelles de cordes qui nous permettront de délivrer la malheureuse qui fut enterrée, vivante, dans cet enfer...

Et ce ne fut pas sans peine que le lendemain on parvint à enlever la folle, qui se débattait, éperdue. Il fallut la délivrer de force.

Lorsqu'ils eurent franchi l'orifice du Trou du diable, Dauriac, Savanne et un homme que celui-ci s'était adjoint comme auxiliaire, se regardèrent perplexes. La folle apparaissait sous un aspect repoussant et n'avait pour tout vêtement que quelques haillons collés à la fange qui s'était durcie sur sa chair.

— Que faire ? se demanda Dauriac.

— Allons chez la sorcière, dit Savanne.

Elle nous donnera de l'eau, du savon et nous lui achèterons quelque vêtement. Ainsi fut fait. La sorcière du Trou du diable était dans sa cabane. Elle consentit à donner aux jeunes gens ce que ceux-ci lui demandaient. Savanne procéda à la toilette de la folle.

Peu à peu, comme une fée qui métamorphosée en animal horrible reprendrait sa forme admirable, une femme aux traits réguliers, d'une beauté douloureuse, mais exquise, surgissait, eut-on dit, de la folie.

— Voyez-la ! dit Savanne quand il eût terminé son pénible travail, elle est méconnaissable.

À ce moment, la sorcière qui vaquait aux soins du ménage se retourna. Elle aperçut l'inconnue. On la vit blêmir, trembler, puis soudain, reculant comme si une apparition la frappait, elle s'écria :

— Ô ciel ! Madame Mauvin ! elle ! c'est impossible !

Savanne avait bondi vers elle :

— Que dites-vous ?

— C’est horrible ! c’est horrible ! ne cessait de répéter la sorcière.

Savanne la fit assoir devant lui et lui dit sur un ton autoritaire :

— Que venez-vous de dire ? Madame Mauvin... Parlez ! parlez ! je vous l’ordonne.

Il avait saisi son révolver :

— Vous vous êtes écriée : madame Mauvin ! La sorcière semblait affolée :

— C’est, en effet, madame Mauvin qui est là... la véritable madame...

— Et l’autre, celle du château ?

— C’est une fausse madame Mauvin... Ah ! c’est horrible ! ...

Ce ne fut pas sans peine que Savanne parvint à faire parler la sorcière.

Celle-ci, en proie à une surexcitation intense, fit le récit terrible que nous allons reproduire.

— Puisque la morte est revenue, dit-elle, je n’ai plus de raison de me taire. Voici ce qui se passa : il y a seize ou dix-sept ans de cela. Par un soir d’orage, un homme qui cachait ses traits sous un chapeau à larges bords vint me trouver accompagné d’une femme. L’homme c’était monsieur Mauvin, la femme c’était sa maîtresse, mademoiselle Levroie. Ils me demandèrent de leur préparer un de ces poisons mystérieux qui ne laissent aucune trace... je refusai d’abord ; ils me menacèrent. Le châtelain arrivé depuis peu dans la contrée était puissant. J’eus l’air de céder. Il était aisé de deviner qu’il s’agissait d’un crime. Le lendemain, je fournis à mes... clients une boisson qu'ils me payèrent à prix d'or. Au lieu d'un poison, j'avais fourni une liqueur qui donne le sommeil. Je m'étais dit : ainsi ma conscience est tranquille et la police, au lieu de découvrir une morte, trouvera une femme endormie. Ce qui se passa alors, je ne le sus qu'après. J'avais vu deux fois la véritable madame Mauvin qui m'avait fait l'aumône. Or, après les événements que je viens de vous raconter, les domestiques du château avaient été congédiés et remplacés, et la femme qui était venue me trouver avec madame Mauvin, la maîtresse de celui-ci, avait pris la place de l'épouse légitime. Les deux petites filles de la disparue étaient trop jeunes pour s'apercevoir de la substitution : l'une avait quatre ans, l'autre deux environ. Mademoiselle Levroie passa aux yeux de tout le monde pour être l'épouse légitime de monsieur Mauvin. Seule, je connaissais leur terrible secret. Quelque temps après, la fausse châtelaine vint me trouver. Elle m'apportait un sac d'or :

— Vous nous avez bien servi, dit-elle, voici pour payer votre concours et votre silence. Si un jour vous avisez de parler, votre complicité serait établie et…

— Mais, objectai-je, qu'est devenue madame Mauvin ?

— Nous lui avons fait absorber le poison que vous avez fourni et, lorsqu'elle fut morte, nous la jetâmes dans les oubliettes du château. Vous le voyez, notre secret est bien enfermé. Vous n'avez rien à craindre.

Stupéfaite, affolée par cet aveu, terrorisée, je ne répondis rien. J'étais trop peu de chose pour accuser le riche et respecté châtelain de Sauré : j'eus peur, je me tus… Je jouissais déjà d'une si mauvaise renommée dans la contrée où l'on m'accusait d'entretenir des relations avec le démon… Je croyais la véritable madame Mauvin morte lorsque tantôt je l'ai reconnue. Un an après le crime dont je vous parle, la fausse madame Mauvin vint me retrouver et elle confia à ma garde un enfant naturel qu'elle avait mis au monde quelques années auparavant : c'est le pauvre d'esprit que vous avez vu ici et que l'on a surnommé « Carboul ».

À ce moment du récit, on vit une tête stupide apparaître dans l'entrebâillement de la porte.

L'idiot avait entendu prononcer son nom et riait en chantonnant :

*Aboule Casboule…*

La sorcière continua en montrant l'enfant :

— Pauvre petit… je l'ai élevé. Il n'est pas méchant, lui… Tous les jours il allait jeter une miche de pain dans le Trou du diable pour nourrir, croyait-il, des oiseaux et des poissons. Qui sait ! c'est peut-être grâce à lui que madame Mauvin a vécu jusqu'à ce jour. Ainsi dieu tire le bien du mal… » Je n'ai rien à ajouter. Je vous avoue avoir vécu grâce à la générosité des châtelains de Sauré. Puisque la vérité est connue, puisque la véritable madame Mauvin est retrouvée, je parlerai, s'il le faut, devant monsieur le commissaire de police. Advienne que pourra ! …

— En ce cas, dit Savanne, accompagnez-nous. Nous allons de ce pas faire notre déposition…

Et la petite troupe se mit en marche.

— Tout s'explique ! disait Savanne à Dauriac, chemin faisant. Voilà dissipé le fameux point d'interrogation ! La fausse madame Mauvin avait intérêt à faire disparaître les filles de son amant. Il est à remarquer que celles-ci furent toutes deux menacées au moment où elles allaient se marier et, par conséquent, être dotées. Ta fiancée, mon cher Dauriac, ayant échappée à la mort, la mégère résolut de te supprimer, afin de gagner du temps et de retarder le paiement de la dot. Tu sais maintenant quelle était l'ombre fatale qui épiait dans le corridor, la victime qu'elle allait frapper dans la Chambre noire ! En outre, la criminelle avait un amant : je présume qu'elle voulait agir envers son prétendu mari comme celui-ci avait agi envers la malheureuse madame Mauvin ; le faire disparaître et substituer à lui le Chasseur rouge. La sentence qui dit que l'on est toujours puni par où l'on a péché, est une fois de plus confirmée. Quant au Chasseur rouge, il avait trouvé dans mademoiselle Levroie un merveilleux instrument qui lui permettait d'assouvir sa vengeance. M'est avis que ce fut lui qui rechercha celle que peut-être il croyait être la véritable châtelaine. Dans la vie tout s'enchevêtre et se complète. Nous verrons bientôt si toutes nos prévisions étaient exactes.

## LE CHÂTIMENT

— Monsieur Mauvin est-il ici ? demanda le commissaire de police au valet qui lui ouvrit.

— Il est dans le salon avec madame. Je vais l'avertir...

— Inutile, menez-nous à lui.

Derrière le commissaire, venaient Dauriac, Savanne, la vraie madame Mauvin, la sorcière et des policiers.

Le domestique ouvrit la porte du salon qui, comme on le sait, avait été transformé en chambre à coucher pour mademoiselle Judith Mauvin. Le père et la prétendue mère de la jeune fille étaient assis au chevet de la malade.

Le commissaire entra le premier :

— Monsieur Mauvin, dit-il en s'adressant au châtelain, connaissez-vous la dame qui m'accompagne ?

Et, en prononçant ces mots, il s'écartait pour faire place à la véritable madame Mauvin qui apparut ainsi brusquement aux regards du châtelain. Celui-ci recula effaré, médusé, les yeux agrandis par l'effroi.

C'était une morte qui sortait de la tombe et apparaissait soudain devant lui. Mademoiselle Levroie ne semblait pas moins effrayée. Il y eut quelques secondes d'un pathétisme grandiose et tragique.

Quant à la folle, elle avait reculé d'un pas et elle ne semblait pas moins terrorisée que les hôtes du château. Et ce fut elle qui recouvra la première la parole. Elle se dressa soudain, menaçante, furieuse, fantastique, et étendant la main vers son époux, elle clama :

— Vous ! vous ! assassin ! Horreur ! Horreur !

— Cette femme n'est pas folle, comme vous l'avez cru, dit le commissaire en se tournant vers Savanne, elle a partiellement perdu l'usage de la parole, elle a tout simplement oublié une grande partie des mots de son vocabulaire. Songez que la malheureuse a vécu plus de quinze ans dans la solitude complète, dans les ténèbres. De même que ses yeux ne s'accoutumaient plus à la lumière du jour, son esprit ne se réhabitue que peu à peu au langage humain.

Judith Mauvin s'était à demi dressée sur son lit et contemplait cette scène sans comprendre. Son fiancé se pencha vers elle et lui prit la tête dans les mains.

Quant à monsieur Mauvin, devant la main vengeresse que son épouse brandissait vers lui, il reculait comme le condamné recule devant le châtiment.

— Reconnaissez-vous votre épouse légitime ? lui demanda le commissaire.

Alors, seulement, le châtelain eut conscience de ce qui se passait ; au lieu de répondre, il fit signe à sa maîtresse, en balbutiant :

— Perdus ! ... Sauvons-nous ! ...

Et avant qu'on eut pu les empêcher, les deux misérables sortirent par une porte du fond, aussitôt poursuivis par les policiers.

Ce fut une chasse éperdue dans le château. Monsieur Mauvin et sa maîtresse gravirent les escaliers, traversèrent le corridor près duquel s'ouvrait la Chambre noire et gagnèrent la fameuse bibliothèque où, nos lecteurs s'en souviendront, Dauriac avait vainement recherché l'assassin invisible.

Ils arrivèrent dans cette vaste salle au moment où les policiers lancés à leur poursuite montaient l'escalier derrière eux.

— Vite ! cria Mauvin, au passage secret !

Le châtelain avait ouvert un meuble vide, il pressa un bouton dissimulé. Instantanément, le panneau du fond se souleva, découvrant un passage secret.

— Sauvés ! s’écria le châtelain, en entraînant sa maîtresse, tandis que les policiers apparaissaient au seuil de la porte.

Et il s’engagea dans l’étroit couloir qui devait lui assurer la liberté. Mais à ce moment même, un homme surgit de l’ombre du passage secret et repoussa durement monsieur Mauvin. Puis, l’étranger, un revolver à la main, se croisa les bras.

Monsieur Mauvin rugit :

— Le Chasseur rouge ! ...

— Oui, dit l’étranger, le Chasseur rouge, ou si vous préférez, Lucien Ruffieux, l’ingénieur que vous avez fait condamner injustement...

À ce moment, les policiers mettaient la main au collet du châtelain et s’emparaient de mademoiselle Levroie.

— Quoi, arrêtés ! s’écria le Chasseur rouge. Ah ! mon dieu ! j’avais douté de votre justice... il y a une providence... le châtiment est donc accompli...

Un éclair de joie haineuse passa dans sa prunelle. Puis, brusquement, il se retira, silencieux et tragique.

L’ouverture du passage secret se referma sans bruit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelques jours après, en présence des preuves et des témoignages accablants qui les accusaient, les deux amants avouèrent leurs crimes. Mademoiselle Levroie avait été l’ange mauvais qui avait entraîné Mauvin dans un gouffre de honte. C’était elle qui lui avait conseillé de se débarrasser de son associé et de faire accuser un innocent quelconque, employé ou ouvrier de l'usine. Or, la fatalité voulut précisément que par une étrange coïncidence cet innocent fut l'homme qu'elle aimait en secret, l'ingénieur Lucien Ruffieux, le directeur de l'usine ! Peu après, elle incitait son amant à se défaire de son épouse et elle l'aidait à jeter, dans les oubliettes du château, sa malheureuse victime. Ce fut par un prodigue que celle-ci ne fut point tuée dans sa chute. Elle vécut, comme nous l'avons dit, des aliments que jetaient dans le Trou du Diable les superstitieux paysans et surtout ô providentielle coïncidence ! Casboul, l'idiot, le fils naturel de sa meurtrière !

Mademoiselle Levroie n'éprouvait pour monsieur Mauvin qu'une affection intéressée. Elle avait revu l'homme qu'elle aimait en secret et qui, après s'être évadé avait reparu sous la forme du Chasseur Rouge. Les nuits où elle devait voir son amant, elle endormait monsieur Mauvin au moyen d'un narcotique. Assoiffé de vengeance, Lucien Ruffieux, avait trouvé la complice qu'il cherchait pour frapper son ennemi. D'accord avec lui, mademoiselle Levroie résolut d'abord de supprimer – à l'insu de monsieur Mauvin – les filles de celui-ci, en frappant mystérieusement et sans laisser de trace. Elle tira profit de la terrible légende du château de Sauré et de la triste renommée dont jouissait la fatale Chambre noire. C'était elle et son amant qui, au moyen d'une arbalète, lançaient l'arme mortelle qui avait failli tuer Judith Mauvin et son fiancé. Frappant dans l'ombre, mademoiselle Levroie ne pouvait être reconnue ; en outre, elle ne laissait aucune trace sur les lieux du crime. En cas d'alerte, les meurtriers disparaissaient par le passage secret dont nous avons parlé et qui avait une autre issue dissimulée dans les caves du château. On s'explique dès lors pourquoi ces cris de chouette étaient un présage de mauvais augure.

Dans ses expéditions et ses rendez-vous nocturnes, mademoiselle Levroie prenait pour détourner les soupçons le déguisement de la sorcière du Trou du Diable. La tentative de meurtre contre Judith Mauvin ayant échoué, la misérable, après avoir essayé de terroriser la malade en lui apparaissant aux vitres de la chambre sous une forme horrible, voulut, comme on sait, l'empoisonner.

Son suprême espoir était, comme l'avait présumé Savanne, de faire mourir en fin de compte le châtelain de Sauré et de le remplacer par Lucien Ruffieux. Traqué par la police, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, le Chasseur Rouge avait trouvé, grâce à sa maîtresse et à l'insu de monsieur Mauvin naturellement, un refuge dans le château. Le jour, il se cachait dans le passage souterrain...

On comprend sa surprise lorsqu'un beau matin il vit apparaître son ennemi. Il se crut découvert, trahi peut-être... Son premier mouvement fut de repousser l'envahisseur. Voyant celui-ci arrêté, il comprit et... rendit grâce à dieu !

Après ces événements, le Chasseur Rouge disparut de la contrée. Sa dernière action fut une bonne œuvre : il dota le petit Casboul que la véritable madame Mauvin avait adopté et installé dans un pavillon du château avec la vieille Margot. Quelques années après, Savanne dans ses pérégrinations rencontra chez les trappistes, un moine qui ressemblait étonnamment au bandit...

— Mauvin fut, ainsi que sa maîtresse, condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Le Chasseur Rouge disparu, la Chambre Noire démolie par suite des restaurations nouvelles, le château de Sauré était devenu un séjour délicieux où madame Mauvin avait enfin retrouvé le calme et le bonheur au milieu de sa fille Judith, de son gendre Raymond Dauriac et… de toute une charmante et frétillante famille. Car, comme dans les contes de fée, le ciel avait très largement béni l'union des jeunes époux et avait remplacé les êtres infernaux, qui naguère hantaient le château de Sauré, par une légion de petits anges blonds.

FIN

*? ou Le Crime de la chambre noire,*
roman policier d'Éloi Cléri,
pseudonyme de Maurice Boué (1878-1940),
est paru à L'Édition populaire,
à Bruxelles, en 1915.

ISBN : 978-2-89854-338-8
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2 339e lecturiel –

**Lecturiels**
www.lecturiels.org